



# Danskernes Historie Online

Danske Slægtsforskeres Bibliotek

## Dette værk er downloadet fra Danskernes Historie Online

**Danskernes Historie Online** er Danmarks største digitaliseringsprojekt af litteratur inden for emner som personalhistorie, lokalhistorie og slægtsforskning. Biblioteket hører under den almennyttige forening Danske Slægtsforskere. Vi bevarer vores fælles kulturarv, digitaliserer den og stiller den til rådighed for alle interesserede.

### Støt Danskernes Historie Online - Bliv sponsor

Som sponsor i biblioteket opnår du en række fordele. Læs mere om fordele og sponsorat her: <https://slaegtsbibliotek.dk/sponsorat>

### Ophavsret

Biblioteket indeholder værker både med og uden ophavsret. For værker, som er omfattet af ophavsret, må PDF-filen kun benyttes til personligt brug.

### Links

Slægtsforskeres Bibliotek: <https://slaegtsbibliotek.dk>

Danske Slægtsforskere: <https://slaegt.dk>

Souvenirs  
d'un  
Officier danois  
de Frisenberg  
1807-14.

# SOUVENIRS

D'UN

## OFFICIER DANOIS

*de Frisenberg*

(1807-1814)

PUBLIÉS PAR SA FILLE



PARIS

LIBRAIRIE MILITAIRE DE L. BAUDOIN

IMPRIMEUR-ÉDITEUR

30, Rue et Passage Dauphine, 30

1897

Tous droits réservés.

**SOUVENIRS**  
**D'UN OFFICIER DANOIS**  
**(1807-1814)**



**Portrait du Capitaine DE FRISENBERG d'après une miniature de l'époque, faite par un de ses soldats pendant le siège de Rendsburg.**

# SOUVENIRS

D'UN

## OFFICIER DANOIS

(1807-1814)

**PUBLIÉS PAR SA FILLE**



PARIS

LIBRAIRIE MILITAIRE DE L. BAUDOIN

IMPRIMEUR-ÉDITEUR

**30, Rue et Passage Dauphine, 30**

—  
1897

Tous droits réservés.

# PRÉFACE

---

L'histoire intime des guerres de l'Empire commence à se faire jour, grâce aux mémoires et aux journaux rédigés par les acteurs du drame de tout rang et de tout caractère, dont les notes ou les souvenirs remontent au jour peu à peu. Mais la Grande Armée n'était pas tout entière faite de Français, elle se recrutait dans tout l'Occident, et au témoignage du général Marbot, du général Thiébault, du capitaine Coignet, vient s'ajouter celui d'un camarade danois, le lieutenant de Frisenberg.

Parmi les alliés de l'Empire, le plus fidèle fut le brave petit Danemark, que le bombardement de Copenhague, brûlé en pleine paix par l'Angleterre (1<sup>er</sup> septembre 1807), avait jeté dans les bras de Napoléon, et qui, en combattant pour lui, combattait pour son intégrité menacée par la Suède. Il devait, en 1814, payer sa fidélité de la perte de la Norvège.

Les souvenirs de M. de Frisenberg viennent d'être publiés à Copenhague (1) par sa fille, M<sup>lle</sup> Élisabeth de Frisenberg, qui a bien voulu nous offrir la traduction française qu'elle en a faite. Nous croyons que le lecteur français lira avec plaisir ces pages sincères, qui font revivre vivement une physionomie de soldat, infiniment

---

<sup>1</sup> *Fra Krigen 1807-14, en dansk officers optegnelser, udgivne af hans datter* (Kjöbenhavn, 1894).

différente de nos grognards, avec qui, pourtant, il s'accordait si bien ; simple et naïf, profondément imbu du sentiment religieux, et regrettant que la bataille n'eût pas été précédée d'un discours de l'aumônier ; admirateur passionné de l'Empereur et de la France, tout en restant un pur patriote danois et sachant réserver, dans son admiration, l'indépendance de son jugement.

Le lieutenant prenait ses notes au cours des événements. Il ne les rédigea d'une façon définitive qu'en 1835-1836 à Frédéricia, où il était alors le capitaine de Frisenberg. Il comptait les publier dans l'espoir d'intéresser quelques-unes des personnes qui lui avaient témoigné de la bonté dans sa carrière. Il mourut sans l'avoir fait. Sa fille accomplit son vœu plus de quarante ans plus tard, pensant que l'esprit patriotique et militaire dont ces notes sont empreintes, et les descriptions du passé les feront lire aujourd'hui encore avec sympathie.

JAMES DARMESTETER.

*Paris, Octobre 1894.*

---

# SOUVENIRS D'UN OFFICIER DANOIS.

(1807 - 1814.)

---

## I.

Comment se révèle la vocation militaire de C.-F. Frisenberg. — Comment on présente les armes à un supérieur. — Le franc caporal Frisenberg. — Les Espagnols en Danemark.

Pendant la guerre avec les Anglais, en l'année 1807, je revenais un samedi soir d'un cours de danse, et j'avais, pour réparer le temps perdu, quelques heures de travail à l'imprimerie de Viborg. Il se trouva que le numéro du journal devait contenir des biographies de généraux français des plus célèbres, qui avaient presque tous commencé leur carrière militaire comme simples soldats ou comme caporaux. Je lisais que ces hommes illustres avaient été ouvriers forgerons, ouvriers menuisiers, etc., avant d'entrer dans l'armée, et, arrivé au brave général Brune, j'apprenais qu'il avait été typographe avant de devenir militaire. Est-il possible, me dis-je, que ces hommes soient devenus généraux? Et toi aussi, pourquoi ne deviendrais-tu pas général?

Comme je m'absorbais dans cette pensée joyeuse, le compositeur me tomba de la main, et je pris la résolution inébranlable d'entrer dans la carrière des armes, quand même je devrais commencer comme simple soldat. On dit que c'est un mauvais soldat, que celui qui n'a pas l'ambition de devenir général. Combien de soldats dans l'armée française ont obtenu cet honneur, et c'est ce fier espoir qui a rendu les Français invincibles, jus-

qu'au jour où ils ont été vaincus par la seule faim, le froid et la trahison.

Nous avons à présent la guerre, me disais-je, et c'est un lot plus beau et plus glorieux de combattre pour sa patrie que de rester ici à composer des caractères. La pensée de rester typographe toute ma vie, — car je n'avais pas de fortune, — était pour moi un supplice intolérable de tous les jours; en risquant ma vie à la guerre, je trouverais peut-être l'occasion de recouvrer la fortune perdue de ma famille et la gloire de mes ancêtres. Celui-là seul, qui a eu le même sort que moi, peut sentir combien il est douloureux d'être pauvre et sans secours dans le monde, et de voir le domaine des parents et des aïeux aux mains d'étrangers. J'ose dire pourtant que, dans ces pensées, il n'y avait pas une ombre d'envie contre les propriétaires actuels.

Mon grand-père, le conseiller Lerke, était un des plus riches propriétaires jutlandais de son temps; car, outre la terre d'Oerslevkloster avec sept villages, il possédait deux autres grandes propriétés. Mon père, qui était chirurgien-major, donna sa démission après un riche mariage; mais, à acheter et vendre des terres, il perdit toute sa fortune.

Comme je me plongeais dans ces tristes souvenirs, ma résolution s'affermir, et, quelques jours après, je quittai Viborg pour dire adieu à mon père et à mes sœurs. J'allai au tombeau de ma mère et la priai de me pardonner d'agir contre sa volonté, car j'avais toujours vivement désiré d'entrer dans l'armée et je n'y avais renoncé qu'à sa prière.

Je partis, passai par Skive, Nykjøbing et Thisted, et arrivai à Aalborg, où je m'engageai comme volontaire, dans ma dix-septième année, au 3<sup>e</sup> régiment jutlandais, sous le général de Moltke, qui était en même temps général en chef du Jutland. Quel ne fut pas mon étonnement de voir que tous les sous-officiers et presque tous les soldats, — des étrangers, du reste, — étaient plus ou moins de la canaille. Cela tenait certainement à ce que, en 1807, le régiment ne séjournait pas à Aalborg, mais aux îles Moen, Falster et Laaland, et n'avait laissé à Aalborg que le dépôt, composé de sous-officiers et de soldats ivrognes, et qu'il était trop difficile de surveiller dans leur cantonnement chez les paysans.

Après avoir appris l'exercice pendant huit semaines avec les autres recrues, j'étais un jour de garde et faisais sentinelle devant la demeure du général de Moltke. La sentinelle que j'avais relevée était un vieux Prussien, qui m'instruisit, pendant la relevée, des devoirs que j'avais à remplir à mon poste; il ajouta que le général était sorti et qu'il fallait être bien attentif à lui rendre les honneurs militaires quand il rentrerait. Pour le bien faire, je restais comme cloué à la guérite, et je regardais si souvent à droite et à gauche, que l'occipital me faisait mal.

Enfin, le général apparut à gauche de mon poste. Aussitôt, je me mis en position, raide comme une baguette; mais mon instructeur m'ayant appris que je devais toujours regarder à droite lorsque je rendais les honneurs militaires, je présentai arme de toutes mes forces en regardant à droite, de sorte que je ne pouvais voir le général, ce que je désirais pourtant fort, car il avait été malade et je ne l'avais pas encore vu. Au même instant, je sentis à mon menton le doigt du général, qui me tournait la tête à gauche en me disant d'un ton doux et aimable :

— Mon enfant, il faut toujours regarder du côté d'où vient le supérieur qui doit recevoir les honneurs.

Le général a raison, me dis-je, car il faut regarder celui qu'on salue; mais on m'avait mal instruit.

Le général me regarda en souriant, et, en montant l'escalier, murmura à part soi quelques mots que je ne compris pas tout à fait.

Le jour suivant, je reçus l'ordre de me rendre chez le général, qui me demanda si j'aimais l'état militaire.

— Oui, Votre Excellence, répondis-je, j'ai un goût inexplicable pour l'état militaire.

Là-dessus, le général s'informa de mon âge, de la position de mon père, et finit par dire :

— Appliquez-vous, ayez de l'ordre, continuez à vous bien conduire, et je vous recommanderai à la grâce de Sa Majesté.

Au bout d'un mois, j'étais, sur l'ordre de Sa Majesté, nommé « franc corporal <sup>1</sup> ».

---

<sup>1</sup> Fri Korporal.

Cet avancement me causa une joie indicible, d'autant plus que les sous-officiers n'osèrent plus être insolents envers moi, puisque je devenais leur supérieur; car la subordination était parfaite sous le commandement du général de Moltke.

Quelque temps après, sous le commandement d'un officier très habile, le capitaine de Langeland, j'eus une troupe de recrues « annexées », à qui je devais montrer l'exercice. Après les avoir présentées à l'inspection du capitaine, qui en fut satisfait, je reçus une troupe de douze lieutenants annexés, à qui je devais également enseigner l'exercice et le commandement. Mais un régiment de cavalerie espagnole étant arrivé à Aalborg, l'école, qui était composée de cent soixante recrues, fut obligée de marcher à Nibe pour faire place à ce régiment.

Je me plus beaucoup à Nibe, ayant un excellent logis chez de bonnes gens. A Aalborg, mon hôte m'avait accusé de m'être levé pendant la nuit, lorsqu'il faisait clair de lune, pour jouer de la flûte, ce qui m'avait valu une verte réprimande de mon capitaine, avec l'ordre de laisser mon hôte dormir en paix.

Au bout de quelques semaines, nous reçûmes de nouveau l'ordre de retourner à Aalborg. Les recrues se rendirent au cantonnement des bataillons annexés, et je restai à Aalborg, au dépôt, où je fis service de garde.

Un matin, à quatre heures, lorsque j'avais la garde, je vis le régiment de cavalerie espagnole sur le marché, avec armes et bagages. Je fis mettre mes soldats sous les armes, pour rendre les honneurs militaires aux étendards du régiment; mais je me doutais aussi peu que les autres Aalborggeois que c'était la dernière fois que nous les verrions.

Le régiment avait l'habitude de rentrer à 10 heures, mais j'attendis en vain son retour pour en faire rapport au général, et les habitants préparèrent en vain leur dîner, car les Espagnols avaient, à marches forcées, atteint Aarhus, où ils s'embarquèrent pour aller en aide à leurs compatriotes d'Espagne contre les Français<sup>1</sup>. Non seulement ce régiment, mais tous les régiments

---

<sup>1</sup> Épisode qui a inspiré à Prosper Mérimée un petit chef-d'œuvre dramatique : *Les Espagnols en Danemark*.

qui s'échappèrent du Danemark, furent complètement détruits, quelque temps après, à la bataille d'Espinosa, en Espagne.

Les Espagnols étaient très aimés à Aalborg, pour leur bonne conduite et leur générosité envers les pauvres ; je ne voyais jamais un indigent demander en vain l'aumône à un Espagnol.

Les Espagnols sont en général très pieux, courageux, braves et subordonnés, et, pour ces qualités, on les compte parmi les meilleurs soldats du monde. Ils ont prouvé qu'ils l'étaient toutes les fois qu'ils ont été bien commandés. C'était une chose solennelle et imposante de voir et d'entendre leur prière, quand ils se réunissaient le soir, sur le marché d'Aalborg. Leurs physionomies expressives, leurs yeux levés vers le ciel prouvaient qu'ils sentaient dans le cœur ce que leurs lèvres prononçaient.

## II.

M. Frisenberg à la recherche de son régiment. — A l'Institut militaire. — Les misères de la préparation aux examens. — Le lieutenant de Frisenberg <sup>1</sup>.

La longueur du temps commençait à me devenir insupportable, n'ayant à faire que l'ennuyeux service du corps de garde. Heureusement, l'aimable général de Moltke comprit que ma situation devenait dangereuse parmi un si grand nombre d'hommes corrompus, et que je ne pouvais avancer qu'au régiment. Le noble général me fit venir chez lui et me demanda si j'aimerais aller au régiment cantonné à Moen ; je le remerciai et répondis que je le désirais de tout mon cœur.

Au bout de quelques jours, j'étais prêt à marcher, le sac au dos et le fusil sur l'épaule, pour faire tout seul cette promenade de soixante-deux lieues ; mais je me consolais en pensant que, pendant cette longue marche, je verrais beaucoup de jeunes filles, je contemplerais un beau paysage, des terres couvertes de moissons, et que je rendrais grâce intérieurement à la bonté de Dieu.

---

<sup>1</sup> Jusqu'en 1848, le grade d'officier donnait droit à la particule « von ».

(Remarq. du trad.)

Pour charmer la longueur de la route, j'exprimais, en quelques vers, les sentiments qui soutenaient mon courage :

Je suis un soldat plein de foi,  
Fidèle à mon Dieu, à mon Roi,  
J'ai de l'audace et du courage :  
Et glorieux est mon partage :  
Car je suis un homme du Nord,  
Je vole intrépide à la mort,  
Donner mon sang pour la patrie,  
C'est mon honneur et mon envie.

Quand des tambours j'entends le son,  
Quand gronde et tonne le canon,  
Pour mon pays, il faut combattre,  
Qui, je suis heureux de me battre  
Et je m'élançai à l'ennemi...  
Les vents, les airs, tout a gémi.  
A travers le feu, la fumée,  
Qu'il est beau de voir notre armée !

Des vaisseaux ennemis empêchant le passage d'Aarhus à Kallundborg, je reçus l'ordre de me rendre à Stege, dans l'île Moen, par le Jutland et les îles de Fionie et de Seeland.

J'arrivai en parfaite santé dans la belle et riche île de Moen, et je me réjouis à la vue des forêts superbes et des prairies couvertes de meules de foin. Je fus très heureux durant toute la marche, car j'avais toujours d'excellents logis, et je fus reçu partout avec bonté. J'arrivai à Odensee à midi, précisément le jour de la fête de l'empereur Napoléon, le 15 août 1808, et je vis un grand nombre de troupes françaises qui rentraient dans la ville, après grande parade et revue. L'après-midi, j'aperçus dans le jardin du château le maréchal Bernadotte, prince de Ponte-Corvo, qui s'était acquis l'affection des habitants par ses libéralités et sa discipline sévère.

La présence des vaisseaux ennemis m'empêchait aussi de traverser le grand Belt, de Nyborg à Korsør, et je me rendis par terre à Kjerteminde, où je trouvai plusieurs recrues de différents régiments qui devaient aussi se rendre à Seeland. Nous étions à peine à mi-chemin du Belt, quand un grand vaisseau anglais se dirigea vers nous à force de voiles. Nous fûmes donc obligés de rebrousser chemin. La nuit suivante, nous nous embarquâmes sur de petits bateaux, par un beau clair de lune, et nous réus-

simes à aborder, bien que nous puissions voir à distance le vaisseau anglais, qui ne pouvait nous atteindre à cause du calme plat.

Sept jours après notre arrivée, nous reçûmes, un officier et moi, l'ordre d'escorter, avec cinquante hommes de cavalerie et d'infanterie, cent quatre-vingt-six prisonniers de guerre espagnols, de Grønsund à Kalhauge. Ces Espagnols, se confiant aux Danois, s'étaient rendus à eux pour ne pas être prisonniers des Français. Ils furent très bien traités et ne manquèrent de rien. Quand, en marche, je leur donnais du tabac et des cigares, ils en étaient très reconnaissants, m'embrassaient et me frappaient sur l'épaule; car le tabac et les cigares étaient pour eux de grandes jouissances.

Peu de temps après mon arrivée à Moen, à mon grand chagrin, le général de Moltke mourut à Aalborg. Je le considérais, non sans raison, comme un véritable bienfaiteur, et je voyais disparaître avec lui mon seul espoir d'avoir un protecteur pour le présent et l'avenir.

Le régiment eut ensuite pour chef le général de Strambou, qui était aussi un homme de cœur.

Il est bien vrai que des détails insignifiants peuvent contribuer à faire la fortune d'un homme; car une paire de guêtres ridicules, que je portais, me fit remarquer de mon nouveau chef, qui s'informa de ma conduite auprès de mon capitaine, me fit venir, me donna avec douceur et amabilité de bons avis, et me promit de s'occuper de moi. Le noble général tint sa promesse, et, quelques mois après, le régiment reçut de Sa Majesté l'ordre suivant :

« Nous ordonnons que le franc caporal C.-F. Frisenberg quitte le régiment pour entrer à l'Institut militaire, y faire ses études, et, avec le temps, devenir officier. »

Le grand honneur qui m'était fait ne pouvait cependant me réjouir, car je n'avais pas l'instruction élémentaire, et je n'avais pas d'argent pour me procurer les livres dont j'avais besoin. En outre, j'avais entendu dire, à deux enseignes du régiment, que l'examen d'officier était très difficile et que le major du Plat était un véritable butor.

Avec cette perspective décourageante, la poche vide, j'arrivai à Copenhague, où je ne connaissais âme qui vive.

Après avoir montré mon passeport, je demandai au sous-officier de m'indiquer un logement.

— Je pense, me dit-il, que vous pourrez demeurer en face, à l'hôtel de Knapstedsgaard.

Le lendemain matin, je me rendis à l'Institut militaire pour me mettre aux ordres du major du Plat, qui me demanda si j'avais les connaissances élémentaires en français et en allemand, et si je savais les mathématiques, la géographie et l'histoire.

— Non, monsieur le major, je ne sais rien de tout cela.

— Que savez-vous donc ?

— Je sais l'exercice et je sais commander un peloton.

— Cela ne vous servira de rien pour passer l'examen. Votre père a-t-il de la fortune et pourra-t-il payer les frais de vos études ?

— Non, monsieur le major, mon père est pauvre et ne peut rien faire pour moi.

— Alors, qui payera pour vous ?

— J'ai entendu dire que les « francs-caporaux » sans fortune ont l'enseignement gratuit et qu'ils sont logés à l'école.

— En cela, vous êtes mal renseigné. De tous ceux qui sont ici, il n'y en a que deux pour lesquels le roi paye. Je vous conseille donc de retourner au régiment ; car, sans connaissances élémentaires et sans argent, vous ne pouvez être admis. Vous resteriez trop longtemps dans la dernière classe. Il faut, d'ailleurs, passer un examen préparatoire, qui vous serait impossible, faute des notions scientifiques qu'on vous demande ; de sorte que vous ne pourrez pas être admis à l'école militaire.

Sur cette triste visite, je me retirai affligé et la tête si troublée, que je ne pouvais trouver mon chemin. Il me semblait que toutes les rues et toutes les maisons tournaient autour de moi. Les passants auxquels je demandais mon chemin m'envoyèrent, les uns à droite, les autres à gauche, de sorte que je ne rentrai que le soir. Mourant de fatigue, de faim et de soif, car j'étais sur pied dès le matin et n'avais rien pris de la journée, je n'osais pourtant rien demander à l'hôtel, craignant de ne pouvoir payer ma dépense. Heureusement, je me rappelai que j'avais encore

dans ma poche un pain blanc que m'avait donné à Moen, pour le voyage, la paysanne chez qui j'avais demeuré. Je m'en contentai et, après quelques heures d'agitation et de tristes pensées, je m'endormis enfin au souvenir de vers consolants que ma mère m'avait souvent répétés le soir :

En un souffle, ô sommeil ! tu chasses mon chagrin,  
Tu verses dans mon âme un baume souverain ;  
Et l'ange du Seigneur me dit avec tendresse :  
A l'ombre de mon aile, oublie ce qui te blesse.

Le lendemain, à midi, je sortis pour faire croire aux gens de la maison que j'allais dîner en ville et je ne rentrai que le soir. Mon chagrin m'avait presque fait oublier ma faim, et, pour me distraire, je descendis au salon.

A ma grande joie, le bon Dieu m'envoya à ce moment un sauveur ; car l'enseigne S. de Munck, du même régiment que moi, entra dans la pièce. Il venait aussi de Moen, pour se préparer à l'examen d'officier.

Il me demanda comment j'avais été reçu par le major et je lui racontai ce qui m'était arrivé, et que le major me conseillait de retourner au régiment. Puis j'ajoutai : Mais, le pis de tout est que j'ai dépensé mon argent pour me procurer quelques objets nécessaires et que je meurs de faim. Ne pourriez-vous pas m'obliger en me prêtant quelque monnaie ?

— Avec plaisir, répondit l'aimable enseigne en me glissant cinq écus dans la main.

Qui fut content ? ce fut moi. Je me restaurai de mon mieux, ce qui me rendit du courage, et je me dis : A présent, le major du Plat n'aura pas raison de toi si facilement.

L'enseigne de Munck m'avait aussi appris que le général de Strambou était arrivé la veille, et il m'avait conseillé d'aller le trouver avant de retourner au régiment.

Le lendemain, je me rendis chez le général et lui racontai les motifs qui m'avaient fait refuser par le major. Il répondit :

— Sa Majesté a daigné ordonner que vous entriez à l'Institut militaire, et il faut que le major vous accepte. Vous n'avez pas

besoin de passer un examen préparatoire, puisque vous avez fait, pendant deux ans, le service de sous-officier.

— Mais, monsieur le général, je n'ai ni livres, ni argent pour en acheter.

— Attendez un peu, me dit le général. Et il écrivit un billet qu'il me remit ouvert et qui contenait ces mots :

« Le capitaine de Dorscheus est prié de procurer au franc caporal C.-F. Frisenberg les livres et objets nécessaires, aux frais du régiment.

« STRAMBOU. »

Avec ce billet, je me rendis chez le capitaine de Dorcheus, qui me dit :

— Revenez dans quelques jours, et vous aurez les objets dont vous avez besoin.

Le troisième jour, je reçus les livres et les boîtes de mathématiques nécessaires aux trois classes. Il y en avait tant que je pouvais à peine les porter à bras ouverts. Mais, lorsque je fus rentré dans ma petite chambre et que je me mis à examiner les signes bizarres des livres de mathématiques, je me dis en moi-même : Le major du Plat a raison. Si tu dois étudier tous ces livres et calculer tous ces chiffres grotesques, tu ne seras jamais officier.

En ce moment, la jeune femme de chambre entra gaiement et changea le cours de mes tristes réflexions en me demandant, avec une mine étonnée, si j'avais acheté tous ces livres qui me rendraient fou, et elle ajouta :

— S'il faut que vous appreniez tout cela, Dieu vous soit en aide !

Elle a raison, pensai-je, et, mettant les livres de côté, je me recommandai à la bonté de Dieu.

Le 8 janvier, date de l'ouverture du cours à l'Institut militaire, j'emportai tous mes livres des trois classes et me dirigeai vers l'École militaire. Quand j'approchai, un grand nombre de francs caporaux qui se trouvaient à la porte, se mirent à rire à gorge déployée. Je regardai derrière moi ; mais comme il n'y avait rien à voir qui pût causer cette hilarité, je dus en conclure que c'était de moi qu'ils riaient.

— Qu'est-ce que vous voulez faire ici avec tous ces livres ? me demandèrent-ils.

Les Copenhagois, qui savaient mieux que moi comment s'y prendre, n'avaient emporté que quelques livres pour la dernière classe.

— Regardez donc, s'écria l'un d'eux, il a de faux mollets.

Un grand nombre de francs caporaux se pressèrent alors autour de moi et me pincèrent si affreusement les mollets qu'il me fallut jeter tous mes livres dans le corridor pour me défendre en vrai Jutlandais ; mais ils ne me laissèrent pas tranquille avant de s'être convaincus que ces mollets étaient bien à moi. (A cette époque, on portait les guêtres par-dessus le pantalon.)

Je ramassai mes livres, entrai dans la classe et m'assis parmi les quarante-quatre autres francs caporaux. Pour la première leçon, nous avions le professeur Brorson, qui enseignait la religion et la morale. Après une demi-heure environ, le major du Plat entra dans la classe et, en m'apercevant, il s'écria :

— Que venez-vous faire ici ? Je vous ai déjà dit que vous ne serez pas admis sans les connaissances élémentaires.

— Monsieur le major, je m'appliquerai de mon mieux.

— Cela ne sert à rien. Vous ne serez pas admis sans ces notions.

Là-dessus, le professeur Brorson prit la parole et dit :

— Monsieur le major, le jeune homme m'a l'air honnête. Nous pourrions peut-être l'éprouver pendant quelque temps pour voir s'il s'applique et s'il peut suivre les études.

— Monsieur le professeur, vous ne connaissez pas ces francs caporaux qui arrivent des régiments. Ils sont presque tous corrompus et perdent mes autres élèves.

Il me regarda fixement dans les yeux, et, après quelques instants de silence, il sourit et me dit d'un ton bienveillant :

— Eh bien ! je vous permets de rester à l'école pendant trois mois. Vous serez logé gratuitement ; mais si vous ne vous conduisez pas bien pendant ce temps et si vous n'avez pas d'aussi bonnes notes que les autres, vous retournerez tout de suite au régiment.

Mon accueil dans la citadelle ne fut pas des plus agréables. Lorsque le soir je voulus prendre possession de mon logement,

le garçon de salle me montra une grande chambre à quatre lits. Quelque temps après, un franc caporal, d'une grande taille bien prise, entra. Sans me voir dans l'obscurité, — bien que je me confondisse en profonds saluts, — il se débarrassa de son schako et de son sabre, et longea vivement la chambre en se frappant le front et se tenant la main devant les yeux comme un homme désespéré. Enfin, il me remarqua et me demanda si je devais aussi fréquenter l'Institut. Je répondis affirmativement, et j'ajoutai que j'avais fait, pendant deux ans, le service de sous-officier, mais que je voulais passer l'examen d'officier.

Sur cela, le désespéré se répandit en un torrent de paroles :

— Je vous plains alors, puisque vous avez eu le bonheur de servir dans un régiment. Je l'ai eu aussi et je vous assure que vous tombez du ciel dans l'enfer. Ici, vous serez bâtonné pour quelques mauvaises notes. (Je fis l'expérience qu'en cela il disait vrai.) Moi, qui me suis tant appliqué, je suis resté pendant deux ans dans la dernière classe et j'ai échoué à deux examens. Et il reprit sa promenade.

Au même instant entrèrent deux francs-caporaux. L'un d'eux, que je connaissais de Viborg, me dit :

— Vous savez que j'ai passé six ans au gymnase de Viborg. J'en suis sorti pour aller à l'Institut militaire et, depuis deux ans que j'y suis, je n'ai pu passer l'examen de seconde classe; il vous sera impossible de réussir.

— Oui, ajouta l'autre, cela vous sera impossible; mais puisque nous avons échoué, nous voulons tenter une nouvelle chance en Norvège<sup>1</sup>, où nous espérons devenir tout de suite officiers. N'avez-vous pas envie de nous accompagner pour tenter la même chance ?

— Non, merci bien. Je veux d'abord savoir si je réussirai ici.

— Je vous dirai aussi, reprit-il, que vous ne serez pas satisfait de la nourriture de l'école. Vous n'aurez presque jamais que de la viande de cheval, et encore pas autant que vous le voudriez.

— Viande d'ours ou de cheval, peu m'importe, pourvu que ce soit préparé proprement et que j'en aie assez.

---

<sup>1</sup> La Norvège appartenait encore au Danemark.

— Eh bien, dit-il en riant, je vous enverrai peut-être de l'ours à l'occasion, car on dit qu'il y en a beaucoup en Norvège.

Ils partirent quelque temps après.

Néanmoins, je n'eus pas à me plaindre de la nourriture; elle était bien préparée et abondante. Le major venait souvent au réfectoire goûter les plats.

Je commençai à mettre mes affaires en ordre; je pendis à leurs places mon sabre, mon schako et mon sac, et je me couchai sur le matelas dur et froid, n'ayant sur moi qu'une couverture mince et usée. Accoutumé comme je l'étais aux lits chauds des paysans de Moen, le froid extraordinaire eut un tel effet sur moi, que je ne pus dormir de toute la nuit et que j'eus le temps de songer aux lugubres prophéties de mes camarades.

Je résolus, pendant ces heures sans sommeil, de m'appliquer de mon mieux, me souvenant du proverbe : « Fais ce que tu peux et Dieu fera le reste », et je ne fus pas déçu dans cette attente consolante, ainsi que le prouvera l'avenir.

Je commençais en effet à étudier, et j'ose prendre Dieu et mes camarades à témoin que je m'appliquais. Je ne prenais jamais part à quelque plaisir que ce soit et je ne dormais pendant la nuit que quatre, cinq, six heures au plus. Aussi mes camarades se fâchèrent-ils plusieurs fois parce que la lumière leur donnait dans les yeux et les empêchait de dormir. Ce travail persévérant ne fut pas sans fruit, car, après une année, ~~je subis l'examen de seconde classe. J'obtins le numéro cinq, etc.~~

~~Après une année~~ de sérieuses études, je subis l'examen de seconde classe. J'obtins le numéro cinq sur quarante-quatre élèves et je reçus le second prix, qui consistait en vingt-cinq écus. Les deux premiers numéros obtinrent des épaulettes d'honneur, les huit suivants recevaient chacun vingt-cinq écus.

A cette première victoire, qui me payait de toutes mes peines, je sentis une joie indicible. Le major du Plat me fit appeler devant la commission d'examen, loua ma conduite et mon application qui m'avaient permis — sans aucune notion préliminaire — de subir avec succès mon examen; il ajouta que si je continuais ainsi il prendrait soin de mon avenir. Il tint parole, car une fois mon premier examen passé, il ne cessa de me montrer une bonté paternelle.

Les sciences que nous avons à étudier dans la dernière classe étaient : la religion, la morale, l'histoire, la géographie, l'histoire naturelle, le service de campagne, le service de garnison, le danois, le français, l'allemand et les mathématiques. Pour posséder le programme de la première année, il suffirait de travailler toute la semaine et de répéter le dimanche ; mais la calligraphie et le dessin nous enlevaient le loisir du dimanche et des jours de fête. Pourtant ce sacrifice me fut léger, car je me disais : Quand je recevrai mon brevet de lieutenant, je serai l'homme le plus heureux du monde.

La joie que j'éprouvais d'être monté dans la seconde classe fut bientôt refroidie, quand l'économe de l'école me déclara que je n'aurais plus de crédit avant d'avoir payé les quatre-vingt-six écus que je devais pour mes frais de nourriture, de vêtements et autres fournitures. Je regardais comme impossible de me procurer tant d'argent, et dans mon affliction je m'adressai au major du Plat, qui me promit d'en parler à Sa Majesté. Quelque temps après, le roi me fit la grâce d'acquitter mes dettes et ordonna qu'à l'avenir toutes mes dépenses à l'école fussent payées. C'était une grande faveur, car sur les cent francs caporaux qui se trouvaient là, Sa Majesté ne payait que pour deux.

Le major était certainement sévère, mais il était juste envers tous. C'était vraiment un homme de cœur et de principes ; on ne pouvait attendre de lui ni faiblesse ni indulgence pour l'indiscipline, ce qui aurait fait plus de mal que de bien, car dans l'état militaire la crainte est un puissant mobile. Il ne suffisait pas au major qu'un libre caporal fût instruit : il tenait beaucoup à la force physique qui permet de supporter les fatigues de la guerre. Des francs caporaux, qui avaient l'air de n'être nourris que de confitures et de sauterelles, furent invités à donner leur démission.

Je subis encore le second et le troisième examens sans échec, de sorte qu'en trois années je réussis complètement.

Après mon examen, j'eus la grande joie d'être nommé sous-lieutenant au 3<sup>e</sup> régiment d'infanterie jutlandais. Mais dans cette dernière année, l'Institut militaire et l'École militaire ayant été réunis, les francs caporaux furent transformés en cadets, et je dus rester à l'école pour faire service d'officier la première

année. J'en fus fort chagrin, car il me tardait d'aller au régiment, et mon emploi auprès des cadets était des plus désagréables. Il consistait à leur donner — sur l'ordre de mes supérieurs — un certain nombre de coups de bâton, quand ils étaient paresseux ou qu'ils avaient la tête dure. J'avais quelquefois à battre de vieux amis, ce qui m'était très pénible, car j'avais souvent fait l'expérience qu'il est difficile d'éviter de mauvaises notes pendant toute une semaine. Le samedi était le jour fixé pour les punitions. On devine que je ne frappais pas fort, mais cela m'attira souvent des reproches. A ma grande joie, je fus enfin délivré de cette corvée, et je n'eus plus à faire que le service de garde.

Au bout de trois mois, j'eus une bonne occasion de quitter l'Académie, où je ne pouvais pas espérer d'avancement rapide. Le premier bataillon du régiment de Fionie, en garnison à Fionie, devait partir pour le Holstein. Ce régiment étant à court d'officiers, le roi ordonna au major d'en envoyer deux, et le major fut assez bon pour m'offrir de changer. Bien que je tinssse beaucoup au régiment jutlandais je changeai volontiers de corps pour être délivré des neuf mois qui me restaient à faire comme officier de cadets. Il y avait encore pour moi une autre raison des plus tentantes : le bruit courait à Copenhague, au commencement de 1812, que le Danemark devait fournir aux Français un contingent de 12,000 hommes contre la Russie, et que le régiment de Fionie en faisait partie. D'autres prétendaient que le régiment avait déjà rejoint les Français, à Hambourg.

Dans tous mes rêves d'honneur et de gloire, je ne pouvais quitter Copenhague sans me rappeler avec reconnaissance tous les bienfaits que j'avais reçus de Sa Majesté et du major, ni les témoignages de bonté et de bienveillance qu'on m'avait donnés.

Je passai le dernier jour à faire des visites pour prendre congé, et le soir, en rentrant chez moi, je trouvai à ma porte un domestique qui portait une petite caisse.

— Je voudrais parler au lieutenant de Frisenberg ?

— C'est moi, que me voulez-vous ?

— J'ai une caisse adressée à monsieur le lieutenant.

— De la part de qui ?

— Je n'en sais rien, dit-il, et il me quitta.

Je pensai que c'était quelque objet dont on me priait de me charger en voyage, mais voyant que la caisse était bien à mon

adresse, je l'ouvris et j'en tirai, à mon grand étonnement, une paire d'épaulettes d'argent, les plus belles qu'on puisse voir, terminées par de longues aiguillettes. Je les tins longtemps dans mes mains avec admiration, et lorsque je les mis sur la table, elles me semblaient briller comme les étoiles. Ensuite, je tirai de la caisse la plus magnifique écharpe de soie. Cela doit être une erreur et ne peut être pour moi, pensai-je; mais alors, en examinant plus attentivement la caisse, je trouvai au fond une lettre, qui m'était également adressée, et qui contenait ce qui suit : « On vous envoie ci-joint une paire d'épaulettes et une écharpe de soie avec le désir que vous les portiez en bonne santé. Si vous devinez de qui cela vient, on ne veut de remerciements ni par écrit ni de vive voix. Que Dieu vous accompagne! » Ma joie fut indicible; de tout mon cœur je remerciai intérieurement celui qui en était la cause, et je priai Dieu de le récompenser.

Mon compagnon de route, le lieutenant d'Arends, n'était pas moins heureux que moi; mais nos châteaux en Espagne furent bientôt abandonnés, car, arrivant à Rendsbourg, nous vîmes la sentinelle du régiment de Fionie sur le rempart. -

A Rendsbourg, je passai le temps dans le service au corps de garde. Ayant trois nuits libres, quelquefois quatre, les autres lieutenants et moi nous étions de garde à la porte de « Holsteen » ou à la porte de Kronwerker. A la dernière garde se passa l'événement suivant : Une nuit je fus appelé par la sentinelle pour examiner un voyageur. A ma grande joie, je reconnus dans la nuit, éclairée par la lune, un ami de Copenhague, le lieutenant de Rønne, au régiment du Roi, qui avait passé son examen d'officier la même année que moi, et qui avait demandé sa retraite pour passer à l'armée russe.

— N'avez-vous pas envie de partir avec moi, me demanda-t-il, et d'entrer dans l'armée russe, car en Danemark on n'a pas de chance?

— Non, merci, répondis-je, pas immédiatement, puisque nous avons l'espoir de passer la frontière. Laissez-moi savoir, d'abord, comment le service russe vous plaira.

Après une année, j'eus une réponse verbale, car de Rønne et

moi nous nous rencontrâmes comme ennemis à Séhésted, le 10 décembre, jour glorieux pour la nation danoise. De Rønne, qui avait déjà été promu capitaine, fut fait prisonnier avec toute la compagnie de la légion russo-allemande, et il fut emmené à Rendsbourg avec le reste des prisonniers de guerre, et passa alors par la même porte qu'il avait franchie l'année précédente. Non seulement il était capitaine, mais il avait aussi une décoration russe.

Le capitaine de Rønne est né à Gluckstadt, en Holstein, où ses parents demeurent encore. Son père était approvisionnement royal : voilà pourquoi il fut encore plus honteux à lui de lutter contre sa patrie. Après la triste conclusion de la paix, il fut rendu avec les autres prisonniers, 24 officiers et 603 hommes.

De Rønne est actuellement — d'après des nouvelles authentiques — général russe, et en même temps il a le commandement de la forteresse Zamosz, en Pologne.

En moins d'une année, il parvint au grade de capitaine, tandis que moi je n'obtins ce grade qu'au bout de 22 ans.

### III.

La Saint-Napoléon à Lübeck. — Le général Thiébault et les danseuses forcées.  
— Ouverture de la campagne de 1813. — Marche en avant pour rejoindre Napoléon. — Les Cosaques. — Férocité des réquisitionnaires.

Lübeck, 18 juillet 1813.

Dans cette grande et belle ville de Lübeck, nous sommes très bien logés et nous avons, tous les jours, outre nos appointements, un supplément pour la nourriture.

Outre notre bataillon de Fionie, se trouvent ici le régiment d'infanterie slesvicois et les « dragons jutlandais » avec 6,000 soldats français. Nous sommes tous sous le commandement du général français Thiébault, auquel tous les officiers, à notre entrée, ont été présentés. C'est un beau jeune homme, aimable et agréable. Il avait le bras en écharpe, ayant eu l'épaule fracassée par une balle de mousquet.

Lübeck, 10 août.

L'armistice<sup>1</sup> finissant à la fête de Napoléon, le 15 août, nous sommes sûrs de n'être pas attaqués avant le 15, et nous avons eu aujourd'hui — à l'occasion de la fête — une grande revue et des manœuvres devant le général de division Thiébault. Après la revue, tous les officiers, les sous-officiers et les soldats ont été invités à un brillant diner hors « Muhlenthor » (porte de Muhlen), où le couvert était mis.

Afin que les officiers français et danois pussent faire connaissance, un officier danois était placé à table entre deux officiers français.

Sur chaque assiette il y avait un billet avec ces mots : « Officier français » ou « Officier danois ». J'avais à mon côté droit un bel officier d'artillerie, au teint basané, et à gauche un officier d'infanterie. Ils étaient tous les deux fort aimables pour moi et louaient beaucoup la tenue et la manœuvre des troupes danoises.

Nombre de toasts furent portés, — surtout à la santé de l'empereur Napoléon et du roi Frédéric VI — non seulement par les généraux en chefs, français et danois, mais encore par les subalternes, et avec les meilleurs vins que les commissaires français eussent pu trouver dans les caves de Lübeck. Tous les officiers français et danois se conduisirent pourtant d'une manière si décente qu'on n'eut à déplorer aucun excès.

Mon voisin de droite, le capitaine d'artillerie Dubois, porta le toast à mon régiment.

— Monsieur, la santé du régiment de Fionie!

Je répondis par un toast à la batterie française, et avec mon voisin de gauche, le lieutenant d'infanterie Duperré, je bus à la santé du 126<sup>e</sup> de ligne. L'officier français ne demande pas qu'on vide son verre à chaque toast; il lui suffit qu'on prenne une petite gorgée, car l'ivresse est en horreur aux officiers français.

Les premières familles de Lübeck avaient reçu du major français des billets d'entrée pour venir dans l'avenue, tout près de la

---

<sup>1</sup> L'armistice de Pleswitz, conclu après la victoire de Bautzen, sur la médiation de l'Autriche.

table des officiers, et les voir fraterniser dans un joyeux banquet. Il y avait un groupe de dames, de mise élégante, qui se pressaient près de nous, et il fallut que les maris et les frères de ces dames les fissent retirer de force, car elles seraient restées là tout le temps que nous étions à table.

Aussitôt le dîner fini, nous nous hâtâmes de retourner à Lübeck, où le général français avait organisé un bal pour le même soir. Je dansai toute la nuit et m'amusai grandement. Nombre de dames, hostiles à l'alliance française, s'étaient excusées, de sorte que le bal faillit faire fiasco ; mais le général Thiébault envoya le major annoncer à ces dames que, si elles ne voulaient pas danser ce soir, il les ferait travailler sur le rempart le lendemain. Cela aida au succès, car on savait déjà, par l'expérience, que les Français ne se laissaient pas jouer.

Les dames arrivèrent au bal avec des figures fort graves, mais la glace fondit bientôt : les cœurs froids se réchauffèrent peu à peu sous l'action de la « Pirvalse », très en vogue à cette époque. Nous ne vîmes plus que des figures souriantes et les yeux s'animent.

Le lendemain, à midi, j'étais de garde au marché de la ville avec trente hommes, sous le commandement d'un officier français, qui avait cinquante hommes. Il fallut donc que mes trente hommes rendissent les honneurs militaires et fissent l'exercice d'après le commandement français, et cela alla mieux qu'on n'aurait pu l'espérer. Mes soldats remarquaient comment les Français s'y prenaient et faisaient tout de suite les mêmes manœuvres.

Le soir, à neuf heures, aussitôt que le major français eut visité la garde, le capitaine français Godefroi me dit :

— Camarade, il faut absolument que j'aie un instant faire visite à mon amie. Vous resterez donc ici au poste sans le quitter. Quand je reviendrai, vous pourrez vous en aller pour une heure.

Naturellement, je n'avais pas l'idée d'accepter une pareille proposition, et je ne comprenais pas que le capitaine osât quitter son poste, puisqu'il avait l'ordre de partir au signal d'un coup de canon, aussitôt que s'approcherait l'ennemi, qui était près de Lübeck. Mais, que n'ose pas un Français ! En quittant son com-

mandement, il risquait plus que la vie, il risquait l'honneur, car les Français ne pardonnent pas de telles fautes, et il aurait certainement été cassé si le commandant avait appris son incomparable légèreté.

Au bout d'une heure, mon Français revint, tout guilleret, et me dit :

— A présent, vous pouvez vous en aller, je resterai au poste.

Je répondis :

— Non, merci ; rien ne pourrait me faire quitter mon poste.

Le capitaine sourit, et, tout en fredonnant un air français de sa bonne amie, il s'enfonça si profondément dans un monceau de paille, qui était dans la salle du corps de garde, qu'à la fin on ne voyait plus que la semelle de ses souliers.

Je passai, au clair de la lune, la nuit la plus agréable, et m'amusai beaucoup à écouter l'entretien des soldats français et danois.

L'armistice prenant fin le 15 août, nous avions, par anticipation, célébré la fête de l'Empereur le 10 août. Le 15, à sept heures du matin, on battait la générale dans les rues de Lübeck, et les tambours, les clairons et les chœurs de chasseurs cherchaient à se faire entendre à qui mieux mieux, pour appeler au combat.

Quel tumulte ! Des milliers d'hommes couraient, criaient, se croisaient pour marcher sans retard à l'ennemi. Plusieurs s'exposèrent à de grands ennuis, n'ayant pas voulu se rendre sous leur drapeau sans embrasser leurs bonnes amies et leur dire : « Lebe wohl, vergiss mein nicht. » (Adieu, ne m'oubliez pas.)

Aux fenêtres ouvertes, on voyait les dames agiter leurs mouchoirs, et, tandis que nous nous rassemblions dans les rues, nombre de beaux yeux s'emplirent de larmes.

En cette mémorable journée du 15 août commença la campagne de 1813.

Le 15 août, nous fîmes cinq lieues, de Lübeck à Oldesloe, par une forte pluie. La campagne s'ouvrait donc tristement, et les conséquences devaient être aussi pénibles pour le Danemark ; mais, si la conclusion de la paix fut si funeste, ce ne fut vraiment pas la faute des Danois. Jamais la force morale et le courage iné-

branlable de la nation ne brillèrent mieux que dans cette campagne. Non seulement l'ennemi a dû reconnaître la bravoure des Danois, mais un des adjudants du général Lallemand a décrit la bataille de Séhésted de la manière la plus glorieuse pour nous. Après avoir exprimé son admiration pour une victoire glorieuse remportée en des circonstances si difficiles, il ajoute :

« Le général Walmoden, qui avait voulu s'opposer au passage des Danois près de Séhésted, fut culbuté à la baïonnette. Cette retraite fait le plus grand honneur à l'habileté du prince de Hesse et à l'intrépidité des Danois <sup>1</sup>. »

Après quelques jours de marche et de campements dans les forêts, nous bivouaquâmes, le 22 août, près de Camin, où, pour la première fois, nous rencontrâmes un détachement de Cosaques : ils espéraient faire sur nous un bon butin, mais furent repoussés.

Le 23, tandis que nous nous rendions à Wittenburg, longue et laide petite ville, une troupe de Cosaques s'élança sur nous, la lance croisée, avec des hurlements ; mais comme nous refusions d'engager la lutte, ils se retirèrent.

Du 24 août au 1<sup>er</sup> septembre, le bivouac fut installé près de Schwerin, capitale du duché de Mecklenbourg, dont le duc régnant s'était enfui. La ville est grande, vieille et sombre, mais les environs sont ravissants. Pendant ce temps nous étions désœuvrés, personne ne faisant de service, parce que l'avant-garde franco-danoise était à Wismar et tenait l'ennemi en échec. Notre seul exercice était de danser presque tous les soirs des « Pirvalsas » avec les gentilles Schwerinoises attirées par notre musique. Un lieutenant danois, von R..., valsa si admirablement avec Mlle B... qu'il fit sa conquête. Après la conclusion de la paix, il partit pour le Mecklenbourg, épousa la belle et riche héritière, prit sa retraite et fait aujourd'hui un heureux mari et l'un des plus grands propriétaires du pays.

Dans les environs de Schwerin, j'ai assisté, en témoin attristé, aux pertes incalculables faites par les malheureux propriétaires

---

<sup>1</sup> Citation française dans l'original.

et paysans. Les blés, qui étaient prêts à être moissonnés, étaient foulés aux pieds ou emportés à notre bivouac pour en faire des baraques. Les champs de froment, qui avaient réjoui le cultivateur de l'espérance d'une riche récolte, furent dévastés en quelques jours et personne n'en emporta une charretée chez soi. Le bétail, les chevaux, les troupeaux, la volaille, tout fut pris, et beaucoup de familles se réfugièrent au loin.

On aurait pu réprimer l'inhumanité déployée par les commissaires français dans la réquisition des provisions. Nous avons souvent deux à trois cents bêtes au bivouac, c'est-à-dire beaucoup plus qu'il ne nous en fallait, et il y en avait qui mouraient faute de soins. Les riches propriétaires sauvèrent souvent leurs bestiaux en payant les commissaires, tandis que les pauvres se virent arracher jusqu'à leur dernière vache, sans égards pour leurs plaintes et leurs prières. Chez ces hommes rapaces et avides, il n'y avait pas de pitié à attendre. Je fus, un jour, commandé pour assister, avec trente de nos hommes, à la réquisition des vivres, sous le commandement d'un commissaire, qui avait avec lui une compagnie de voltigeurs, et je fus révolté de son injustice et de sa cruauté. Il me sembla qu'on avait choisi dans le rebut de la noble nation française ; car les officiers et les soldats sont bons et généreux et montrent, en toute occasion, leur compassion pour les faibles et les vaincus.

Des déprédations pareilles mettent les habitants au désespoir, et nous en avons vu les funestes conséquences pour une armée victorieuse, qui aurait pu finir la campagne avec gloire et honneur.

#### IV.

La retraite sur le Danemark. — Résistance héroïque à l'armée suédo-russo-allemande. — Affaires de Boden et de Preetz. — Bataille de Séhested. — Le prince Frédéric de Hesse et le général Lallemand. — Défaite de Bernadotte, prince royal de Suède. — La revanche par la diplomatie.

Le 1<sup>er</sup> septembre, notre bataillon eut l'ordre d'escorter la batterie de six du capitaine de Koye jusqu'à l'avant-garde, à Wismar, où nous arrivâmes le lendemain à l'aube.

Le général français Lallemand<sup>1</sup>, vint à cheval nous rendre visite. C'était un fort bel homme de vingt-huit ans, élégant cavalier et mis avec recherche; il portait l'uniforme de général des hussards, sans surcharge d'or et d'argent.

Le général invita le colonel et un officier de chaque compagnie pour le soir même à un bal à Wismar, et il ordonna à son adjudant de faire apporter de la ville deux bouteilles de vin pour chaque officier et de l'eau-de-vie pour les soldats, afin de célébrer, disait-il, la grande victoire que les Français avaient remportée sur les alliés à Bautzen. Il fit lire par le même adjudant un long rapport de l'aide de camp de Napoléon au prince d'Eckmühl sous lequel nous étions tous. Le général Lallemand pria notre général de nous communiquer le bulletin en danois et ajouta que, dans quelques jours, nous nous joindrions à la Grande Armée.

A cette nouvelle ce fut une joie générale au camp. Plusieurs officiers français et danois vinrent chez nous, et l'on porta des toasts à tue-tête à Napoléon et au roi de Danemark.

Le lieutenant de notre compagnie de Sibbern, n'ayant pas voulu se rendre au bal, j'eus la permission d'y aller à sa place et, bien que j'eusse marché toute la nuit précédente, j'étais enchanté d'avoir cette occasion de danser. Mais quelques heures avant l'ouverture du bal, notre bataillon reçut l'ordre de marcher sur Ratzebourg. Ce fut pour nous un coup de tonnerre: on reculait au lieu d'avancer.

Alors commença, pendant la nuit, la malheureuse retraite par

---

<sup>1</sup> Il est sans doute rare qu'un général gagne, d'une manière aussi absolue, l'affection et la confiance de ses subalternes, que le général Lallemand avait gagné celles des troupes danoises en 1813. Son séjour dans différentes parties du monde lui avait donné de l'expérience. Il avait fréquenté beaucoup de personnes et savait utiliser les bonnes qualités qu'il trouvait chez chacune d'elles. A une époque où l'armée française était démoralisée et incohérente, souffrant des fautes de toutes les jeunes troupes, son œil exercé vit tout de suite que l'organisation du service solide des détachements danois pourrait offrir, à celui qui saurait en profiter, des éléments de guerre excellents. Le général parlait couramment, le français, l'anglais, l'espagnol et l'italien, et il comprenait l'allemand. Il avait une telle mémoire qu'il se rappelait chaque nom qui était une fois prononcé devant lui, et il abordait tous les Danois avec lesquels il était en rapport, par leur nom. Il était beau, agréable et instruit. Il pouvait sévèrement réprimander des fautes de service, mais ses manières étaient très aimables. (Capitaine Ch.-M. SORENSEN, *La Lutte pour la Norvège dans les années 1813-14.*)  
(Remarq. du trad.)

Gadebousch sur Ratzebourg ; là nous rencontrâmes l'armée franco-danoise, dont l'avant-garde se retirait de Wismar à Lübeck.

Le 3 septembre nous arrivâmes à Ratzebourg, et, de l'autre côté de la ville, nous nous creusâmes des cantonnements et nous coupâmes des arbres et des branches de la forêt pour couvrir nos huttes.

Quelques jours après notre arrivée à Ratzebourg, nous eûmes la confirmation que Napoléon, avec ses recrues, avait battu les alliés à Bautzen et Lutzen. La fortune lui souriant de nouveau, il croyait ne pas avoir besoin des troupes franco-danoises sous le commandement du prince d'Eckmühl, et il ordonna au prince de se retirer vers la frontière danoise pour surveiller le Danemark et les villes hanséatiques, Hambourg et Lübeck.

Napoléon n'avait pas une confiance absolue en l'alliance du Danemark, bien que le prince d'Eckmühl, dans plusieurs rapports, eût loué le courage, la bravoure et la fidélité des troupes danoises et leur cordiale entente avec les Français.

Nous étions à Ratzebourg environ quatre mille hommes de troupes danoises ; le reste de l'infanterie, de la cavalerie et de l'artillerie était détaché et en face de nous.

A une portée de canon campaient environ trente mille Français, qui nous traitèrent toujours avec beaucoup d'amitié.

Nous n'avions que deux ou trois nuits libres, après quoi nous retournions aux grand'gardes. Je fus souvent envoyé aux avant-postes avec trente hommes, pour renforcer ceux de Weissenhirtz, Salem et de Hokel. En ce dernier poste nous fûmes attaqués deux fois en une nuit. Le terrain étant très accidenté, il nous était difficile d'apercevoir l'ennemi avant qu'il fût à notre portée. Aussitôt que les Cosaques voyaient que nos fusils pouvaient faire feu, malgré la pluie, ils prenaient la fuite, même quand il n'était tombé qu'un des leurs.

Ces barbares, qu'on regardait comme si redoutables, avaient un si grand respect pour notre cavalerie, que vingt ou trente hommes suffisaient pour en chasser une centaine. Leur art consiste à alarmer, à épuiser l'ennemi en le harcelant. Ils ne nous laissèrent pas tranquilles une seule nuit pendant les soixante-onze jours que nous passâmes à Ratzebourg. Quelquefois ils nous attaquaient deux fois en une nuit, et, ne pouvant savoir leur nombre à cause de l'obscurité, nous étions contraints de sortir

tous de nos retranchements. Ils dérobaient leur faiblesse à la faveur des ténèbres, car ils ne nous attaquèrent jamais durant le jour comme de vrais chevaliers, et quand nous étions debout, ils déclinaient l'engagement, bien qu'ils soient les meilleurs soldats d'avant-garde et que les Russes doivent plusieurs de leurs victoires à leur ardeur infatigable.

Le 13 novembre, à six heures du matin, nous quittâmes le bivouac de Ratzebourg, où nous n'avions ôté nos vêtements que pour changer de linge. Nous partîmes avec les trente mille Français qui avaient bivouaqué à une portée de canon de notre campement.

On posta un soldat avec un falot devant chaque hutte, et, au signal de trois coups de canon tirés par les Français, les deux bivouacs composés de plusieurs milliers de huttes s'enflammèrent : ce fut un spectacle magnifique.

Comme la fumée se dirigeait de notre côté, nous étions presque étouffés par la puanteur produite par d'innombrables insectes, insupportable vermine qui nous avait incommodés pendant la nuit, et que l'incendie détruisait.

Je demeurais avec deux autres officiers dans la même hutte. On avait fait une grande faute d'établir les huttes sur la pente d'une colline; car lorsqu'il pleuvait fort, les eaux entraient chez nous avec tant de violence que nous faillîmes être noyés pendant notre sommeil. Elles étaient enfoncées à plus d'un mètre dans la terre, et nous fûmes enchantés de quitter, après plus de deux mois, ces demeures souterraines où nous avions beaucoup souffert du froid et de l'humidité pendant la plus mauvaise saison. Cette halte avait été fatale à la santé générale. Ainsi il y eut des régiments français et danois qui avaient plus de quatre à cinq cents malades aux hôpitaux, à Hambourg et à Lübeck, presque tous souffrant de la fièvre intermittente et surtout de la dysenterie. Je ne puis assez remercier Dieu de m'être toujours bien porté pendant cette campagne. Je ne fus pas malade un seul jour, mais les suites ne manquèrent pas, car, lorsque je fus tranquille en garnison, je fus pris de la goutte avec des accès longs et douloureux.

Nous marchâmes le même jour jusqu'à Krumess, et le lendemain nous arrivions à Lübeck, au milieu d'un grand nombre de spectateurs qui nous criaient : *Lebe wohl!* (Portez-vous bien !)

De là nous nous rendîmes à Schwartau, jolie petite ville, où je fus logé au marché chez le marchand Enilorak, excellent homme qui me reçut de son mieux.

Combien je trouvai singulier de me coucher dans un lit après deux mois passés sur la dure ! Je fus forcé d'en sortir tout de suite, je m'y trouvais comme dans un four, et je fus quelque temps à m'y habituer.

A Schwartau, où nous restâmes plusieurs jours, j'eus le loisir d'écrire mes observations sur tout ce que j'avais vu en traversant les deux duchés de Mecklenbourg et Lauenbourg.

Le duché de Mecklenbourg est presque partout entrecoupé de collines, de vallées et de grandes forêts. Les champs sont fertiles et entourés de haies vives. C'est un pays riche et très beau ; mais je n'eus pas le plaisir de faire connaissance avec les naturels, car je ne logeai jamais chez l'habitant.

Pendant la journée, je marchais sur la route, et je passais la nuit dans les grandes forêts sous la voûte du ciel.

Le duché de Lauenbourg ressemble à celui de Mecklenbourg ; mais on y trouve beaucoup de bruyères et le pays paraît moins riche. Je n'eus pas non plus l'occasion de voir les habitants, car j'ai passé les jours et les nuits dans le bivouac malsain de Ratzebourg ou dans les grandes forêts sombres et silencieuses. Ce sont de mauvais hôtes et ils n'ont pas de jolies filles.

Le 1<sup>er</sup> décembre, nous marchâmes vers le village de Boden, et jusqu'au 4 nous fûmes toujours en mouvement. L'ennemi ne nous laissait point de repos avant d'attaquer, et le soir du 4 décembre nous eûmes une affaire sérieuse. C'était un beau spectacle que celui de la fusillade : des jets de feu se croisaient en grand nombre et sans trêve au milieu de la nuit sombre.

Ce fut un grand bonheur pour nous d'être attaqués dans l'obscurité, car d'après les récits des prisonniers et d'après des rapports authentiques, l'ennemi était trois fois plus fort que nous. Mais il croyait avoir le prince Frédéric et son corps auxiliaire devant lui ; les ténèbres et le brouillard épais l'empêchaient de reconnaître notre infériorité, car nous n'étions qu'une brigade, dont une partie avait été détachée sur d'autres points. Si l'ennemi avait connu notre petit nombre, il nous aurait facilement tournés, ou tout au moins, il n'aurait pas battu en retraite. Bien

que nous ne fussions qu'à vingt-cinq pas de lui, nous ne pouvions le distinguer dans l'obscurité, mais nous entendions distinctement ses railleries et ses insultes, et nous reçûmes l'ordre d'y répondre à la baïonnette.

Au cri de : « Vive le Roi ! » nous nous élançâmes vers l'ennemi, qui ne voulut pas s'exposer à la pointe de nos baïonnettes, et qui, pour se sauver plus vite, lâchant fusils et sacs, prit une fuite précipitée à travers les haies et les fossés. Nous ne pûmes prendre que le major Burgsdorf et deux lieutenants, avec trente et un soldats hanséatiques. Ceux-ci avaient dit, paraît-il, qu'ils n'épargneraient pas un seul Danois, pour avoir aidé les Français à entrer à Hambourg. Au bout de quelques heures, l'ennemi était en déroute de tous côtés. Nous restâmes quelque temps sur le champ de bataille, où nous ramassâmes une grande partie des fusils et des sacs de l'ennemi.

Ainsi l'affaire se termina honorablement pour nous, aussi bien que les autres escarmouches dans lesquelles l'ennemi, redoutant aussi les caresses de nos baïonnettes, se sauvait à toutes jambes.

Ce fut un grand bonheur pour nous, sous tous les rapports, d'avoir été vainqueurs et d'avoir pu faire jonction avec la première brigade. Sans cela nous n'aurions pu résister à l'attaque des Suédois devant Bornhöft, et la première brigade n'aurait pas, six jours plus tard, remporté la victoire de Séhested.

A quoi avons nous dû la victoire, dans cette dernière affaire ? Après Dieu, nous devons remercier le capitaine von Evald, qui dirigea tout en l'absence du général de brigade, malade.

Je crois que tous les officiers qui ont pris part à l'affaire seraient de mon avis. Si le capitaine von Evald ne nous avait si bien postés entre des terrains accidentés, et s'il n'avait donné sitôt l'ordre d'attaquer, nous étions perdus, car l'ennemi avait le temps de reconnaître notre faiblesse.

Après l'affaire de Boden, nous allâmes par Oldesloe au château de Blumendorf, où tout le régiment fit halte et déjeuna. Le même jour, 5 décembre, nous entrâmes à Niendorf. Je fus envoyé aux grand'gardes, avec trente hommes, de l'autre côté de la ville, et on m'adjoignit dix hommes des dragons de Fionie, parce qu'on savait que je pouvais attendre une visite des Cosaques. Le matin, à l'aube, ils s'approchèrent en effet et m'atta-

quèrent pour s'emparer du village; mais mes vedettes firent feu, deux des leurs tombèrent, et, ne soupçonnant pas notre petit nombre parce que j'avais disséminé mes hommes derrière la haie vive, les Cosaques se retirèrent vers Sylfeldt, à un quart de lieue. Le lieutenant von Schellerup, des dragons du prince Ferdinand, fut, en cette occasion, dangereusement blessé par un Cosaque, qui lui porta un coup de lance au flanc.

Là dessus, je reçus l'ordre de rejoindre mon bataillon et, le 6 décembre, nous atteignîmes Ségnéberg, où je fus assez heureux pour me procurer une paire de bottes, car les quatre derniers jours j'avais marché par des chemins affreux avec des chaussures sans semelles et si délabrées, que, pour ne pas les perdre, j'avais été obligé de les retenir avec des ficelles.

Le 7, nous continuâmes notre marche sur Bornhöft, en passant par Preetz. Aux portes de la ville, nous nous rangeâmes en ordre de bataille et fûmes assaillis par une nombreuse cavalerie suédoise. Cette attaque coûta aux Suédois, selon leur propre évaluation, plus de deux cents hussards. Le prince royal de Suède, Charles-Jean<sup>1</sup>, irrité d'une perte si considérable, déclara, dans son bulletin du 8 décembre 1813, que les troupes danoises avaient agi contre toutes les lois de la guerre; que quelques compagnies, après avoir mis bas les armes, les avaient reprises pour tirer sur les hussards suédois, lorsque ceux-ci se retiraient sur Bornhöft. Quoi qu'il en soit, ce sont là de ces choses qui arrivent souvent à la guerre.

Après cette affaire, nous eûmes à traverser des routes tellement impraticables, que nous enfoncions dans la boue jusqu'aux genoux. Plus d'un soldat dut faire de tristes adieux à ses souliers, qu'il ne pouvait plus retrouver dans l'obscurité.

A onze heures et demie, nous arrivâmes, mourant de faim et de fatigue, une partie de nous pieds nus, à Preetz, où le bruit du canon avait attristé plus d'un cœur. Comme j'entrais dans le logis qui m'avait été assigné, une belle jeune fille m'aborda, la figure toute bouleversée :

« Avez-vous vu le lieutenant von R..., me dit-elle ? Vit-il encore ? Ne me cachez pas la vérité ! »

---

<sup>1</sup> Bernadotte, prince de Ponte-Corvo.

Je lui assurai que le lieutenant était sain et sauf et qu'il était aux grand'gardes, non loin de Preetz. Elle me confia que le lieutenant était son fiancé, et me dit combien elle avait craint qu'il ne fût tué.

L'ennemi ne nous laissant de repos ni le jour ni la nuit, je supposai que nous n'aurions que quelques heures de sommeil, et tombant de lassitude, je me jetai tout habillé sur le lit. Comme je l'avais présumé, vers deux heures du matin l'appel se fit entendre. Nous courûmes aux armes, et dans l'obscurité nous nous renversions les uns les autres pour arriver au plus vite sous notre drapeau.

*(Une page manque ici au manuscrit.)*

Chargé de réquisitionner les paysans, je rapportai à l'adjutant du prince Frédéric qu'ils ne voulaient pas accepter les bons. A ma grande joie, il me répondit : « S'ils ne veulent pas vous céder leurs denrées de bonne volonté, je vous autorise à en prendre par force où vous en trouverez ». A la bonne heure, me dis-je, je pourrai rapporter quelque chose à mes pauvres camarades, logés dans l'église; car, en plusieurs endroits, j'avais vu des saucissons fumés, des gigots et de grands morceaux de lard pendus dans les cheminées.

J'allai donc avec mes hommes, et je pris chez chaque habitant un tiers de ce qu'il avait de ces bonnes choses, dont nous avions été privés depuis si longtemps. Hommes et femmes criaient et se lamentaient; mais il n'y avait nenni à dire, je n'avais de compassion que pour les officiers et soldats couchés dans l'église et pour nos estomacs vides.

Avec mes gens, chargés de victuailles, de pain, de fromage, je me dirigeai vers l'église, et criai à mes camarades qui dormaient : « Des vivres ! Des vivres ! »

Il y en eut qui ne purent sortir de leur léthargie; d'autres s'éveillaient, se frottaient les yeux, se jetaient sur les provisions comme des loups affamés, et bientôt retombaient dans un lourd sommeil.

A minuit, je me couchai sur les dalles; je n'avais pas de man-

teau — peu d'officiers en avaient dans cette campagne — mais je n'avais pas même une botte de paille.

Jusqu'alors nous avons lutté contre la pluie dans des chemins défoncés; maintenant nous avons un nouvel ennemi, le froid, car entre le 9 et le 10 décembre il commença à geler extrêmement fort. Je reposais à peine depuis une demi-heure sur le plancher glacé, qu'il me sembla que le sang s'arrêtait dans mes veines, et lorsque je voulus me lever, mes bottes, qui s'étaient mouillées pendant que je pataugeais dans les rues du village, étaient couvertes de glaçons, de sorte que je ne pouvais marcher qu'à grand peine. Bien que j'eusse un extrême besoin de sommeil, le froid m'empêchait de dormir, et ce qui me gênait encore, c'était le ronflement des soldats qui produisait les sons les plus discordants. Plusieurs parlaient tout haut, et d'autres murmuraient plaintivement : Les Cosaques ! Les Cosaques !

Nous étions arrivés à dix heures et demie du soir à Gettorf et, à trois heures du matin, les tambours battirent la générale. Il était très difficile d'éveiller les soldats, qui avaient à peine fermé l'œil de plusieurs nuits. Il y en avait un surtout qui dormait si ferme, que son capitaine lui donnait en vain des coups de pied dans le dos et lui tirait les oreilles sans parvenir à le faire bouger. Comme ce soldat était très aimé de ses camarades, ceux-ci ne voulurent pas l'abandonner aux ennemis; ils formèrent un brancard avec leurs baïonnettes et l'emportèrent ainsi hors de l'église. Quand il fut tombé plusieurs fois sur la terre glacée, notre dormeur obstiné s'éveilla enfin, prit son rang et se montra très brave à la bataille de Séhested.

Le 10 décembre, jour glorieux pour les Danois, nous nous mimes en marche à trois heures du matin.

Nous savions que, pour arriver à Rendsbourg, il fallait nous frayer un passage à travers des troupes beaucoup plus nombreuses que les nôtres, qui occupaient une position excellente, étaient pourvues de tout et non pas épuisées comme nous par des nuits sans sommeil, des marches forcées et la privation des choses de première nécessité. Notre avant-garde devant reconnaître le terrain, il nous fallait souvent rester immobiles et nous étions transis jusqu'aux os pendant les haltes.

Quand on se mit en marche pour Séhested, le major Lövenörn de Bardenfleth prit la tête avec quatre compagnies de chasseurs,

et il enleva à l'ennemi un piquet de soixante hommes avant qu'il fût jour, ce qui contribua beaucoup à l'heureux résultat de l'action. Le major Lövenörn de Bardenfleth n'était pas seulement aimé des officiers et des soldats, il était connu et estimé dans toute l'armée pour son courage et pour le sang-froid et la présence d'esprit qu'il gardait dans les instants les plus critiques et les plus désespérés. C'est lui qui eut l'honneur d'ouvrir la bataille.

Après le major, venaient le général français Lallemand avec sa cavalerie légère, puis la première brigade en colonne serrée, et la seconde brigade couvrant le flanc.

A Holze, sur la route de Séhested, nous rencontrâmes l'avant-garde de l'ennemi qui se retira tout de suite à Séhested, laissant quelques morts et quelques blessés. On courut à marches forcées sur Séhested où les Alliés étaient postés avantageusement, ayant une grande forêt sur leur droite et un marais infranchissable sur leur gauche. Nous arrivâmes au point du jour, et nous nous rangeâmes en bataille. Le soleil ne paraissait pas encore, mais il se leva bientôt rouge comme le sang, comme pour présager un jour de carnage. Le temps était calme, mais il gelait à pierre fendre. C'était une magnifique matinée d'hiver.

Quand tout fut prêt pour la bataille, je vis le prince Frédéric, le général Lallemand et leur état-major qui prenaient leur déjeuner; ceux d'entre nous qui avaient quelque chose les imitèrent. J'entendis un soldat, qui disait : « Oh! que j'ai faim! — Attends un peu, lui répondit un camarade, tu auras bientôt une balle à mâcher ».

Ainsi, à bout de force, il fallait combattre contre onze mille hommes de troupes fraîches; mais nous voulions prouver ce que peut la force morale et rester dignes de nos ancêtres. Nous verrons si Dieu est avec nous ou contre nous, pensais-je; nous vaincrons ou nous mourrons pour notre roi et notre patrie!

Avant le signal du combat, nous restâmes plongés une heure durant dans des méditations profondes. Nous observions l'ennemi, et l'ennemi nous observait.

Le soleil se leva enfin dans toute sa magnificence. Combien ont vu ce beau spectacle pour la dernière fois!

Nous ne tremblons pas devant l'ennemi  
Et nous voici debout, tout prêts pour la bataille !  
Le zèle chez nous n'est point endormi,  
On ne mesure pas la valeur à la taille  
Et souvent le plus faible a vaincu le plus fort.  
Pour le foyer sacré, contre qui nous assaille,  
Nous lutterons jusqu'à la mort...

Ranimés par le bruit du canon, nous avançâmes. Notre ligne de tirailleurs essaya d'abord d'envelopper l'ennemi de fumée pour lui tirer ses premiers et meilleurs coups. Mais bientôt ils reçurent l'ordre de se replier sur leurs ailes, et alors commença une lutte à outrance entre les bataillons de ligne des deux armées. Je crois qu'il aurait été désirable, avant que le combat débutât, que le commandant en chef adressât un petit discours d'encouragement à son corps d'armée. Il aurait aussi été bon que notre aumônier allât dans les rangs, à pied ou à cheval, pour élever la pensée de nos guerriers vers Dieu, vers le roi et la patrie, et leur inspirer la force morale qui seule peut soutenir le corps épuisé. Il était d'autant plus nécessaire d'adresser nos prières à Dieu dans la position désespérée où nous étions, que nous n'aurions pas été capables, sans le secours du Tout-Puissant, de remporter une victoire si complète sur un ennemi supérieur en nombre et fier de sa force, malgré toute la vaillance des généraux français et danois et toute la bravoure de nos troupes.

Le prince royal de Suède était si sûr de nous avoir pris dans un piège, qu'il aurait dit, assure-t-on, pendant que nous nous battions à Séhested : « Demain tous les corps d'armée danois défilent devant moi comme prisonniers ». Il avait toute raison de l'espérer, car il savait que nous étions cernés de tous côtés et que l'armée contre laquelle nous nous battions était bien supérieure en nombre à la nôtre. Le prince avait conçu un plan excellent, et son admirable stratégie nous avait si bien entourés que ce n'est vraiment pas sa faute si nous ne fûmes pas détruits à Séhested.

Si le général Dörenberg, qui avait un corps d'armée à Witten-sée, non loin de Séhested et d'où il aurait dû entendre le bruit du canon, avait rallié le général Wallmoden, nous étions perdus. Le général suédois Tegéhaque, qui était avec une division de troupes fraîches à une petite lieue de Séhested, aurait pu, lui aussi,

entendre la canonnade et rallier Wallmoden, et notre défaite devenait inévitable. Enfin, si la cavalerie suédoise, qui nous attaqua à Bornhöft, avait continué à nous poursuivre, nous étions encore perdus, malgré toute bravoure.

Le prince royal de Suède avait donc trois fois raison de croire que les Danois ne pouvaient échapper, soit à la mort, soit à la captivité ; mais l'assistance de Dieu montra une fois de plus que le faible peut vaincre le fort.

L'artillerie ouvrit la lutte en faisant des trouées dans l'infanterie ennemie, qui riposta. La 2<sup>e</sup> compagnie où j'étais et la 6<sup>e</sup> compagnie, sous les ordres du capitaine de Neckelmann, eurent l'ordre d'avancer pour couvrir la batterie du capitaine d'artillerie de Fries. Un jour de bataille, le poste le plus périlleux pour l'infanterie est celui où elle est chargée de couvrir l'artillerie ; en effet, elle devient naturellement le point de mire de tous les corps de l'ennemi, parce que, de ce côté, si la division d'infanterie qui couvre l'artillerie est mitraillée, celle-ci est bientôt à la merci de la cavalerie.

L'artillerie ennemie tirait trop haut, de sorte que les boulets passaient en sifflant par-dessus nos têtes ; mais ils atteignaient par ricochets quelques-uns de nos bataillons, qui étaient derrière nous, le fusil sur l'épaule, et ne se croyaient pas encore mêlés à l'action. Je vis, par contre, avec étonnement, les effets destructeurs que la batterie du capitaine de Fries produisait dans l'infanterie de la légion russo-allemande. De fortes colonnes qui se trouvaient de l'autre côté de Séhested voulaient descendre dans la ville pour renforcer les leurs, mais le capitaine de Fries les reçut chaque fois avec un feu si bien nourri, qu'elles ne purent atteindre Séhested. Quand notre artillerie, installée sur divers points, eut, par ses coups bien dirigés, réduit celle de l'ennemi au silence ou à la retraite, nous reçûmes l'ordre de rejoindre notre bataillon, et je fus tout de suite, avec vingt-quatre hommes, envoyé vers le flanc gauche de l'ennemi pour observer et rapporter à temps au commandant du bataillon, le major de Bie, si l'ennemi faisait mine de tourner notre flanc droit.

J'étais à peine avancé à une portée de fusil avec mes hommes, que j'aperçus des compagnies de chasseurs qui, à en juger par la direction de leur marche, cherchaient à tourner notre aile gauche ; j'en envoyai immédiatement rapport au major. Cependant un

jeune et bel officier français, le capitaine Carré, adjudant du général Lallemand, vint à bride abattue et me pria de l'accompagner avec mes hommes. Ainsi fis-je, et il courut à franc étrier tandis que nous autres le suivions de toute la vitesse de nos jambes. Il nous fit sortir du flanc droit, et lorsqu'il nous eut menés si avant dans le flanc gauche de l'ennemi que je ne pouvais plus voir le bataillon auquel j'appartenais, il s'en retourna comme il était venu, c'est-à-dire toujours à bride abattue.

Sans l'assistance de Dieu, toi et tes hommes serez bientôt séparés de votre bataillon, pensai-je ; car je voyais les chasseurs ennemis avancer pour occuper le grand vide qui s'ouvrait entre nous et le bataillon. Je me mis à tirer sur le flanc gauche des chasseurs pour les arrêter un instant si c'était possible. Ils firent aussi halte et répondirent à mes coups ; mais s'apercevant de notre petit nombre, ils continuèrent leur marche pour nous couper le chemin ou pour tourner notre bataillon.

Dans cet instant critique, l'adjudant français arriva avec une compagnie de chasseurs, commandés par le capitaine de Wegener. Alors l'ennemi s'arrêta, et le capitaine d'Abercrone, étant venu aussi à notre aide avec une compagnie du régiment de la Reine, les Alliés furent un instant repoussés ; mais au même instant ils recevaient le renfort d'un bataillon de ligne. Ils nous envoyèrent des volées de balles qui ne nous firent pas grand mal, car, comme l'artillerie, l'infanterie tirait trop haut ; la plupart des balles allaient par-dessus nos têtes et ne faisaient qu'un duo avec l'acier de nos baïonnettes. Quand l'adjudant français vit qu'il nous serait difficile de défendre notre position contre des forces supérieures en nombre et d'empêcher l'ennemi de tourner l'aile droite de notre corps d'armée, il repartit, ventre à terre, et au bout d'une demi-heure il revint avec un bataillon du régiment de ligne holsteinois, sous le commandement du major de Moltke, et l'ennemi fut repoussé si loin que nous le perdîmes de vue.

Parmi les prisonniers que nous fîmes sur l'aile gauche de l'ennemi, il y eut un chasseur que nous primes d'une façon assez singulière. Il s'était jeté dans un marais, avait de l'eau jusqu'aux épaules et tenait son fusil au-dessus de sa tête. Je lui criai : « Pardon, camarade ! » Alors il jeta son arme et vint à nous en barbotant. C'était un beau jeune homme, né à Berlin et de bonne famille. Il nous dit qu'un amour malheureux l'avait décidé à

prendre du service, espérant devenir bientôt officier dans la légion russo-allemande. Il perdait cette espérance en devenant prisonnier, et son intention, lorsqu'il courait au marais, était de se noyer ou de se brûler la cervelle. Il fut, avec les autres prisonniers, transporté à Rendsbourg, et pendant le siège je m'entretins quelquefois avec lui. Je me suis étendu sur cet incident, parce que j'eus, l'année suivante, une heureuse rencontre avec le même chasseur.

Je tâchai de rejoindre mon régiment avec le reste de mes hommes et je trouvai heureusement hors de Séhested le premier bataillon de Fionie, où je restai; le second bataillon avait été obligé de se retirer, ayant épuisé ses munitions.

Quelques instants après, nous reçûmes l'ordre d'avancer pour occuper un côté du défilé de Séhested, et en même temps un bataillon de l'infanterie de Slesvig reçut l'ordre d'occuper l'autre côté du chemin.

Les choses demeurèrent ainsi jusqu'à midi passé, et la victoire était encore incertaine, bien que nous eussions tiré sans relâche sur l'ennemi dès le matin; mais l'instant était arrivé de faire un suprême effort pour couronner d'un heureux succès la lutte commencée.

Notre général, le prince Frédéric de Hesse <sup>1</sup>, ordonna donc de concentrer toutes nos forces et d'attaquer Séhested avec des colonnes d'assaut. Ce fut une joie générale. Les colonnes d'assaut, avec le général de Schulenburg et le général Lallemand à leur tête, s'élançèrent avec une force irrésistible et, secondées par notre artillerie qui tirait de plusieurs points différents, elles forcèrent l'entrée de la ville à la baïonnette, bien qu'elles fussent reçues par le feu le plus violent de mitraille, canons et fusils. Séhested fut pris, mais nous coûta beaucoup d'hommes, car la seule compagnie d'Oldenbourg, avec le brave capitaine de Hoegh à sa tête, perdit vingt-huit hommes, tant morts que blessés.

Tandis que nos vaillantes colonnes d'assaut enlevaient Séhested, le prince Frédéric de Hesse, à la tête de l'infanterie de la seconde brigade, chassait l'ennemi de l'ouest de la ville.

---

<sup>1</sup> Le prince était le frère de la reine de Danemark, Marie-Sophie-Frédérique de Hesse, femme de Frédéric VI.  
(Remarq. du trad.)

A ces deux actions décisives qui contribuèrent tant à notre victoire, se distinguèrent par leur courage personnel et par des qualités militaires éclatantes, le prince Frédéric, le général Lallemand, le général de Schulenburg, le lieutenant-colonel de Brackel et le brave capitaine de Hoegh, avec sa compagnie de grenadiers qui tenait la tête de la colonne d'assaut, et beaucoup d'autres. Bien que le capitaine de Hoegh eût reçu quatre blessures, il resta à la tête de sa compagnie jusqu'à l'arrivée de nos dragons, qui poursuivirent l'ennemi en déroute.

A mesure que nous approchions de Séhested, l'infanterie légère s'était de plus en plus étendue et maintenant, après l'assaut victorieux, elle se répandait de tous côtés dans le village, de sorte que l'ennemi en fuite ne put en reprendre possession. Cependant, comme notre infanterie atteignait Séhested-sud, un bataillon frais, sous le commandement du colonel de Goltz, appuyé de trois canons de 6, s'élança sur elle et l'obligea de se retirer. Mais, au même instant, le prince Frédéric fit avancer trois escadrons des dragons de Fionie. Ces braves, avec le général de Schulenburg et le général Lallemand à leur tête, s'élançèrent contre le bataillon ennemi dans le défilé étroit, écumant du désir de se venger, et firent prisonniers le colonel et la plupart des officiers avec deux cent quatre hommes. En outre, deux canons de 6 furent pris par le major comte de Moltke, le lieutenant Wind et six dragons<sup>1</sup>.

Les hussards noirs de la légion russo-allemande, supérieurs en nombre, s'avancèrent alors, et les dragons de Fionie, n'étant pas en force pour leur résister, se retirèrent avec leurs prisonniers et leurs canons.

Pendant ce temps, notre flanc droit — légèrement engagé avec l'avant-garde du général Dörenberg — avait occupé les collines septentrionales de Haby, et l'ennemi, qui essayait toujours de le tourner, paraissait avoir l'intention de l'isoler du corps d'armée, afin que le général Wallmoden pût nous attaquer plus facilement. L'intelligent adjudant de division de Römeling, qui dirigeait le flanc droit, prit alors la résolution de suspendre la lutte avec la division ennemie qu'il avait en face, pour arriver

---

<sup>1</sup> Les deux canons se trouvent à l'arsenal de Rendsbourg, ainsi qu'une table sur laquelle sont inscrits les noms des deux officiers et des six dragons.

aussi vite que possible au secours de notre corps. Jetant contre l'ennemi un escadron de hussards et une compagnie de chasseurs, il se mit en marche avec les autres bataillons de ligne et, à la faveur des collines, atteignit le côté ouest du marais de Haby, avant que l'ennemi se fût aperçu du stratagème. L'ennemi voulait nous poursuivre en droite ligne ; mais il reconnut trop tard que le grand marais qui s'étendait entre lui et nos trois bataillons était infranchissable, et qu'il fallait se contenter de côtoyer notre flanc hors de portée. De Haby, il tenta de passer par la digue pour atteindre la rive droite du marais ; mais le brave major des hussards, de Bergen, avec son escadron, une compagnie de chasseurs et deux canons de six, se jeta si vigoureusement sur lui qu'il fut obligé de se retirer dans la forêt à l'ouest de Haby et de cesser ses opérations, après quoi notre droite continua son mouvement vers Séhested.

Tandis qu'il exécutait cette manœuvre, la bataille continuait sans relâche dans Séhested même et autour du village.

Quand les trois escadrons de dragons de Fionie se furent retirés avec leurs prisonniers et les canons conquis, l'infanterie et la cavalerie ennemies se réunirent une fois encore pour une nouvelle attaque sur Séhested.

Les dragons de Fionie, secondés par un escadron de hussards, que commandait de Späth, opposèrent une vigoureuse résistance. Mais bien qu'ils se défendissent avec leur bravoure ordinaire, ils furent obligés de se retirer avec de grandes pertes, à cause de l'épuisement de leurs chevaux et de la supériorité numérique de l'ennemi. Heureusement nos régiments de ligne reprirent l'avantage pour la seconde fois et chassèrent encore l'ennemi de Séhested.

Les Alliés essayèrent encore de reprendre la bataille, en lançant témérairement les braves chasseurs mecklembourgeois ; mais de tout cet escadron de cent vingt hommes, commandés par le prince Gustave de Mecklembourg, il n'y eut que six hommes qui échappèrent à notre feu d'infanterie. Le reste couvrit le champ de bataille, et le prince lui-même, blessé, tomba entre nos mains. Le prince avait montré la plus grande intrépidité à la tête de ce bel et brave escadron, que le général Wallmoden sacrifiait en pure perte.

Le chemin, entouré de haies vives, était si étroit que les chas-

seurs mecklembourgeois ne pouvaient nous attaquer qu'avec quatre hommes de front. Nous aurions pu facilement épargner à notre cavalerie les grandes pertes qu'elle avait faites, car, si nous avions commencé à tirer sur l'ennemi, dès qu'il s'engagea dans le défilé, il ne se serait peut-être pas si témérairement avancé. Mais nous avons reçu l'ordre de ne pas tirer, et de nous coucher derrière la clôture du chemin pour cacher notre nombre autant que possible, et pendant tout ce temps l'ennemi infligeait à notre cavalerie en retraite les pertes que nous avons dites. C'est là surtout que le prince Frédéric et le général Lallemand avaient montré toute la profondeur de leur instinct militaire ; car le sacrifice d'une partie de notre cavalerie n'était qu'un stratagème pour amener l'ennemi dans le défilé et l'écraser. C'est seulement lorsque la cavalerie ennemie eut atteint notre aile gauche dans le défilé, que nous reçûmes l'ordre de tirer des deux côtés du chemin étroit, et en un instant le brave corps des chasseurs fut anéanti. Avant ce désastre, le prince Gustave de Mecklembourg avait offert un spectacle magnifique : monté sur son cheval de bataille et brandissant l'épée, il excitait ses gens au combat, et, dans l'allégresse d'un triomphe qu'il croyait assuré, il leur criait : Point de quartier aux Danois ! Lorsque son escadron, assailli de toutes parts, fut anéanti, et que, voyant tous ses soldats succomber autour de lui, il fut obligé de se retirer, le vaillant prince reçut un coup qui lui arracha deux doigts et enfonça dans sa main mutilée la bague qu'il portait. L'excès de la douleur lui fit demander quartier, bien qu'il nous l'eût refusé quelques instants auparavant. Il fut fait prisonnier et conduit à Frédéric de Hesse. En chemin, bien que blessé, il essayait de fuir : un de nos soldats, qui ne le connaissait pas, lui donna un coup de crosse qui l'arrêta.

Cet épisode fut suivi d'une scène horrible. Dans le défilé, sur le chemin de Séhested, gisaient à terre plus de cent hommes et chevaux, les uns sur les autres. On aurait pu en sauver plusieurs, mais notre cavalerie avait l'ordre de poursuivre l'ennemi en retraite pour profiter de la victoire. Ne pouvant éviter de passer par le même défilé, dont les haies vives l'empêchaient de s'écarter, soit à droite, soit à gauche, elle se vit réduite à fouler sous les pieds des chevaux les morts et les blessés qui jonchaient l'étroit sentier ; c'était un spectacle affreux...

L'ennemi, battu et rejeté de tous les points qu'il avait occupés, se retira dans le plus grand désordre au delà de l'écluse de Klvensieck, suivi de nos boulets. Notre aile gauche était maintenant au sud de Séhested, près du vieil Eider, et notre aile droite, à l'ouest de Hohenfelde, près du canal. Notre but était donc atteint, car nous étions maîtres de la rive septentrionale du canal, et le chemin de Rendsbourg, par Schiernau, était libre. Épuisés de fatigue, mais indiciblement heureux de cette victoire si complète, nous quittâmes Séhested et nous nous mîmes en marche à quatre heures et demie, après le coucher du soleil.

Un de nos écrivains, St. Steensen Blicher, dit de cette bataille : « Les Danois, conduits dans un triple feu par un général étranger, firent des merveilles de bravoure. »

J'ajouterai que dans l'affaire de Boden et dans beaucoup d'escarmouches où nous eûmes l'avantage, nous n'avions pas un seul Français à notre aide.

Nous avons eu à Séhested dix-sept officiers blessés et cinq cent trente-un soldats blessés ou morts. Un très grand nombre de nos blessés moururent en route à l'hôpital de Rendsbourg, où durant les premiers jours de notre arrivée, nous perdîmes encore une vingtaine d'hommes par jour, soit de leurs blessures, soit d'épuisement.

Il vaut la peine de remarquer ici que durant la bataille le général Lallemand eut deux chevaux tués sous lui, sans que lui-même fût blessé, ce qui prouve encore que « celui que Dieu veut garder échappe à tout danger ».

L'ennemi n'a jamais avoué ses pertes ; mais, suivant des renseignements authentiques, il envoya après la bataille six cents blessés à l'hôpital de Neumünster, huit cents à celui de Lübeck. Joignez à cela six cent trois prisonniers, vous arrivez à un chiffre de deux mille trois hommes. En ajoutant enfin le nombre des morts sur le champ de bataille et celui des dispersés, on peut sûrement évaluer les pertes des Alliés à Séhested de trois mille à quatre mille hommes, ce qui s'accorde aussi avec le témoignage du général ennemi Ahrenschildt, qui dit à plusieurs officiers danois que le corps d'armée de Wallmoden avait perdu près de quatre mille hommes.

On n'a jamais su exactement les forces de l'ennemi, mais il est certain qu'il comptait au moins onze mille hommes. Ce qui, à

mon avis, donne la meilleure idée de sa supériorité numérique, c'est que nous avons amené à Rendsbourg des prisonniers de *vingt et un* corps et régiments différents. Voilà les forces contre lesquelles nous avons combattu une journée entière, du lever au coucher, avec des hommes épuisés et en nombre de beaucoup inférieur.

Le commandant en chef, le prince Frédéric, partagea tous les dangers avec nous, et s'avança à plusieurs reprises au plus fort de la mêlée, sous la pluie des balles.

L'intrépide général de Schulenburg donna aussi un bel exemple à suivre, et le général Lallemand ne montra pas seulement au plus haut degré le courage et l'indifférence au danger, mais il révéla le plus brillant talent militaire. Malgré leur épuisement au moment de la bataille, tous les officiers, sous-officiers et soldats déployèrent une bravoure et une constance si inébranlable que le général s'écria avec admiration : « Je n'ai jamais vu les Français aller au feu avec plus d'entrain que les Danois. »

Par notre victoire nous avons gardé intact le patrimoine de bravoure légué par nos ancêtres ; nous avons sauvé de la capitulation la première place forte du pays ; nous avons empêché le Danemark de devenir une province de la Suède.

Deux jours avant la bataille, le prince Frédéric avait envoyé son chef d'état-major, le major Charles de Bardenfleth, au prince royal de Suède, Charles-Jean, pour entrer en négociation avec les Suédois et obtenir — s'il était possible — un armistice, qui serait suivi plus tard d'un traité de paix. Le prince royal n'avait voulu entendre parler ni de négociations ni de traité ; mais aussitôt qu'il eût appris notre victoire complète à Séhested et les grandes pertes de ses troupes, il envoya un parlementaire au prince pour proposer une convention, et afin d'avoir un prétexte de négocier, il pria le prince Frédéric de rendre la liberté au prince Gustave, ce que le prince lui accorda<sup>1</sup>.

Le prince royal de Suède, aussi rusé et prudent au conseil que brave et habile sur le champ de bataille, profita sans doute de l'occasion pour mettre entre les mains du prince Frédéric un

---

<sup>1</sup> A mon avis, le prince n'aurait pas dû recouvrer la liberté avant la conclusion de la paix.

exemplaire de son vingt-neuvième bulletin, où il nous révélait que, outre la Norvège, il voulait aussi le Danemark.

La proclamation était ainsi conçue :

« Il est affligeant d'avoir à parler de combats livrés entre les enfants du Nord. Ils ne devraient appeler que le deuil et le silence. Le souverain, dont la politique les a provoqués, peut seul désirer qu'ils se prolongent. Espérons que le roi de Danemark mettra fin à cette guerre fratricide, et que bientôt ce royaume et celui de Suède offriront l'image d'une famille unie, tranquille et heureuse. »

Ce stratagème eut l'effet le plus funeste pour le Danemark, car il amena un armistice, conclu le 15 décembre, pour quinze jours.

Cela prouve que le prince Frédéric de Hesse était plus habile comme général que comme négociateur, car il n'aurait jamais dû consentir à un pareil armistice. Le prince royal de Suède parlait, dans sa proclamation, de paix entre frères, mais il ne pouvait proposer au Danemark qu'une paix glorieuse, car nous avions battu l'ennemi à plate couture, dans toutes les rencontres, ce qui lui avait inspiré un respect salutaire pour nous. Il est, en effet, d'une importance incalculable pour un combattant de remporter les premiers succès d'une campagne qui doit continuer, car, généralement, tel est le début, telle est la fin.

## V.

Après la victoire. — Paix désastreuse. — Erreur de Napoléon.  
Du bon usage de la baïonnette.

Nous ne restâmes donc pas à Séhested ; nous ramassâmes ceux de nos blessés qui pouvaient supporter le transport en voitures et nous continuâmes notre marche victorieuse jusqu'à Rendsbourg. Ce fut une route douloureuse pour nos blessés, qui poussaient des cris navrants. Nos prisonniers de guerre soupiraient et pleuraient à la pensée du sort qui les attendait ; mais nous autres, malgré l'épuisement du corps et le vide de l'estomac, nous étions si heureux d'une victoire si glorieuse et si complète, que nous chantions à gorge déployée des hymnes de triomphe.

Après une marche de quelques heures, l'obscurité devint com-

plète, pas une étoile ne brillait au ciel, couvert de nuages sombres et menaçants, et il gelait dur. Beaucoup de nous tombaient de fatigue, les uns à droite, les autres à gauche. Notre petit nombre allait toujours se réduisant, car les soldats perdaient leurs dernières forces, et beaucoup se jetèrent sur la route ou dans les fossés. Nous n'avions même pas assez de voitures pour les blessés, dont plusieurs restèrent toute la nuit sur le champ de bataille. Nous faisons quelquefois halte pour nous reposer un instant, et quand je regardais les soldats harassés, il me semblait voir des revenants. Comme le sommeil et la fatigue semblaient nous envahir, nous fûmes tout à coup électrisés par le bruit rapproché d'une forte canonnade. Ah! me dis-je, si nous devons encore nous battre, c'en est fait de nous, car il faudrait des forces surnaturelles. C'était des signaux de joie partis des remparts de Rendsbourg, où le prince Frédéric s'était rendu, immédiatement après la bataille, pour annoncer notre victoire aux heureux habitants.

Nous arrivâmes dans la ville vers dix heures et demie. Les habitants avaient illuminé en notre honneur; mais à cause de la difficulté de procurer à tant d'hommes des billets de logement, nous fûmes obligés d'attendre deux heures, sur pied ou couchés dans les rues.

Quelques jours après notre arrivée, nous fûmes assiégés par l'ennemi et pendant un mois nous subîmes les horreurs d'un siège. A la fin, nous étions privés des provisions de première nécessité.

Pendant le siège, j'allais souvent à l'hôpital pour visiter nos blessés : la plupart moururent de la gangrène causée par le grand froid qu'ils avaient éprouvé le 10 décembre, où ils étaient restés sur le champ de bataille sans être pansés.

Un jour que je venais d'entrer dans une grande chambre pleine de blessés, j'entendis une voix plaintive et à peine intelligible qui m'appelait par mon nom.

Je m'approchai du lit et je vis un spectacle si affreux qu'il ne s'effacera jamais de mon souvenir. Un homme était étendu là, le visage et le corps entièrement couverts des escarres d'horribles brûlures.

A cette vue navrante je demandai :

— Qui es-tu ?

Le malheureux, qui avait épuisé ses forces à m'appeler, put à peine articuler ces mots :

— Je suis Jeppe Skallevad, votre domestique.

Je frissonnai d'horreur et de compassion. Il n'eut pas la force d'en dire plus, car ses lèvres étaient entièrement brûlées ; mais un chirurgien de la compagnie me raconta qu'on l'avait trouvé dans la cave d'une des maisons incendiées par nous à notre entrée dans la ville.

Combien je me reprochai alors d'être la cause involontaire des souffrances de ce fidèle et dévoué serviteur ! Que n'avais-je accédé à son instantane prière de le garder auprès de moi ! Il avait souci pour moi et moi pour lui ; mais qui aurait pu prévoir qu'il aurait à subir des tourments plus cruels que les blessures du sabre et de la mitraille !

A la bataille de Séhested, tandis que je couvrais la batterie du capitaine de Fries, mon fidèle Jeppe, voyant que les coups de canon étaient dirigés sur nous, était venu auprès de moi. Je le priai, n'ayant pas besoin de lui, de retourner aux bagages.

Il me dit alors d'un ton suppliant :

— Oh ! Monsieur le lieutenant, laissez-moi auprès de vous ! Si vous étiez blessé, je pourrais vous être utile.

— Non, Jeppe, tu ne dois pas rester ici. Tu t'exposes inutilement au danger sans combattre, et, si tu es blessé, tu ne pourras m'aider.

A mon grand regret, je ne le revis pas de six jours, et je craignais qu'il ne fût prisonnier ou tué. Je ne le retrouvai qu'à l'hôpital, et, quand il fut assez bien pour se faire comprendre, il me raconta qu'il était retourné aux bagages pour les suivre jusqu'à la victoire. Comme les bagages faisaient halte hors de Rendsbourg, il alla, défaillant de froid et de sommeil, dans la grande ferme de Margrethenhof, qui était aussi incendiée, et, voulant réchauffer un peu ses membres engourdis, il tomba dans une cave profonde, qui paraissait une mer enflammée. On l'en avait retiré presque mort. Il s'écoula de longs mois avant qu'il fût complètement guéri et il porte des traces ineffaçables de son séjour dans la cave brûlante.

---

\*  
\* \*

Nous connaissons tous la paix malheureuse qui fit perdre la Norvège au Danemark, bien que les Danois eussent été vainqueurs à Séhested, à Boden, à Zarrentin, à Bornhöfft et à toutes les affaires et escarmouches.

Beaucoup de gens peut-être sont d'opinion que si l'armée danoise s'était concentrée à Rendsbourg et que si, d'autre part, les Français avaient, de Hambourg, attaqué par derrière les masses ennemies, nous aurions pu faire avec eux notre jonction pour rejeter l'ennemi du Holstein et éviter la cession de la Norvège. Mais il était déjà trop tard pour empêcher la conclusion de la paix. Après la malheureuse bataille de Leipsick, ni résistance ni bravoure ne pouvaient sauver le Danemark ; il ne restait qu'à obtenir une paix funeste.

Si la puissante France, avec toutes ses ressources, avec le plus grand de tous les héros, l'empereur Napoléon, commandant à des généraux incomparables et habitués à la victoire et à une armée qui comptait encore deux cent mille hommes, ne pouvait empêcher l'entrée des Alliés, de toutes les armées de l'Europe, comment aurait pu y penser le faible Danemark ? Quand nous aurions pu, avec toute notre armée réunie aux Français de Hambourg, rejeter du Holstein un ennemi triple en nombre, de nouvelles armées auraient surgi de toutes parts, et nous aurions succombé sous une supériorité écrasante. La paix aurait été plus désastreuse encore et notre beau Danemark serait devenu une tombe vivante, comme la Pologne après sa malheureuse lutte avec les Russes.

Mais ce qui est ma conviction inébranlable, c'est que le prince d'Eckmühl (Davout) et le prince Frédéric auraient pu empêcher le malheur des Français à Leipsick, la chute de Napoléon et le démembrement du Danemark, s'il leur avait été permis de suivre le plan primitif de l'Empereur. En effet, le premier plan de Napoléon, avant la malheureuse bataille de Leipsick, ou plutôt avant les deux victoires de Lutzen et Bautzen, était, dit-on, d'appeler à lui le prince d'Eckmühl avec ses trente mille hommes et

les douze mille Danois pour les joindre aux garnisons françaises d'Allemagne, commandées par des généraux de premier ordre. Le corps d'armée, ainsi formé, qui aurait dépassé cent vingt mille hommes, sous le commandement du prince d'Eckmühl, devait attaquer la grande armée des Alliés ou se réunir à la grande armée française.

Mais lorsque Napoléon eut remporté les deux victoires sanglantes de Lutzen et de Bautzen, il crut n'avoir plus besoin de l'armée du Nord et changea de plan. Il ne voulut pas lâcher Hambourg et les autres places fortes en Allemagne, et ainsi, ne voulant rien céder, il perdit tout et nous fit perdre la Norvège.

Mais à quelque chose toujours malheur est bon, comme disent les Français : malgré la triste conclusion de la paix, la campagne fut des plus glorieuses pour les guerriers danois et elle nous valut le respect des nations étrangères. En outre, elle nous apprit que le succès vient aux braves qui attaquent l'ennemi à l'arme blanche avec courage et rapidité, sans se laisser arrêter par la pluie de balles incertaines de l'ennemi. C'est toujours la baïonnette qui nous donna la victoire, car tout le monde a une certaine répugnance à être transpercé, et l'arme blanche inspire plus de respect que la balle indécise.

L'histoire militaire aussi nous apprend que souvent l'arme blanche a suffi à remporter la victoire.

C'est chose connue que c'est avec la baïonnette et le sabre que la glorieuse armée française a gagné la plupart de ses batailles. Pendant la guerre d'Espagne, de 1808-1814, le général en chef Saint-Cyr battait le général en chef Reding à la bataille de Valls, sans brûler une amorce. Il avait défendu à l'artillerie, à l'infanterie et à la cavalerie de tirer un seul coup, pour juger de quel côté se trouvait le moral le plus énergique. Bien que les Espagnols fussent beaucoup plus forts et qu'ils occupassent une position avantageuse, ils n'en furent pas moins totalement battus avec une grande perte de canons, de bagages et 4,000 prisonniers, parmi lesquels trois colonels, sept lieutenants-colonels et quatre-vingts officiers. Le général en chef lui-même, suisse de naissance, goûta le fer, ayant reçu deux vigoureux coups de sabre, et fut obligé de s'enfuir à pied, par des rochers escarpés, jusqu'à Tarragona.

De tout notre cœur, nous devons rendre grâces au Dieu tout-puissant, qui, dans cette campagne glorieuse pour les fils du Danemark, nous a permis de convaincre les étrangers du courage et de la constance des Danois, et de conserver les deux plus grands biens, les deux meilleurs trésors nationaux : la piété et l'honneur militaire des ancêtres.

---

## SUPPLÉMENT.

---

Brême, 3 décembre 1815. — Dieu merci ! Nous sommes donc pour la troisième fois ici dans la chère Brême. Les bons Brémois doivent s'étonner de voir les Danois encore une fois. Mais cette fois, nous ne voulons faire que quelques visites pour dire un adieu affectueux à nos hôtes et à nos autres connaissances.

Wildeshausen, 9 décembre. — Le pays, jusqu'ici, est un terrain plat avec des bruyères infertiles.

10 décembre. — A ce glorieux anniversaire inoubliable de Séhested, nous avons eu jour de repos dans la petite ville de Wildeshausen et, pour célébrer ce jour, Son Altesse Sérénissime le prince Guillaume de Hesse<sup>1</sup> a eu la grâce de donner à tous les officiers de son bataillon et du nôtre une soirée dans son logement. Afin que tout eût été parfait, il ne manquait que des dames.

Les mets étaient très bien préparés par une simple cuisinière, et lorsqu'elle entra dans la salle à manger à la fin du repas, je dansai — avec la permission de Son Altesse — une valse solo avec elle pour lui prouver notre gratitude. Elle n'était pas laide et dansait très bien.

Anvers, 8 janvier 1816. — Nous avons dû attendre une heure entière hors de la porte. En dehors d'Anvers je comptai vingt-trois moulins à vent, et il y en a plus encore. Anvers est très grande mais laide, avec de vieilles maisons jaunes. Les rues sont si larges qu'un front de trente hommes peut y entrer. J'ai mon logis rue de Jésus, 1201.

---

<sup>1</sup> Le général Blücher a été, dit-on, très enthousiaste du prince Guillaume de Hesse, qu'il a appelé : « La lumière des Danois ». (*Remarq. du trad.*)

Nous avons donc traversé la Hollande et nous sommes entrés dans un pays étranger, la Belgique, ce qu'on voit tout de suite aux mœurs, aux habitudes du peuple.

Qu'avons-nous donc observé dans notre marche à travers la Hollande ? C'est un pays extrêmement fertile. A cause du brouillard qui y règne presque nuit et jour, c'est un pays malsain à traverser.

Nous respirons aussi plus librement après être entré en Belgique, où le pays s'offre à la vue, tandis qu'on marche, en Hollande, dans des allées immenses, comme si l'on avait les yeux bandés.

Les Hollandais sont bons et aimables. Les hommes s'occupent presque toute la journée à sucer une pipe de terre, et leurs femmes lavent et lavent encore.

Si quelqu'un a le malheur de cracher sur le plancher, la femme fait un bruit comme si la maison était incendiée. Elle crie et appelle la bonne, lui ordonne de chercher tout de suite des torchons, et afin que ce grand malheur n'arrive pas, les Hollandais ont toujours sur la table de petits crachoirs de porcelaine qui ne doivent absolument pas être mis sur le plancher.

Non seulement moi, mais tous mes camarades, sous-officiers et soldats ont eu de bons quartiers chez les Hollandais.

Bruxelles, 10 janvier. — Nous avons aujourd'hui passé par de grands villages et défilé devant d'innombrables villas, surtout dans les environs de Bruxelles. Une heure avant d'arriver à Bruxelles, on voit à droite du chemin un très beau château où Napoléon a séjourné plusieurs fois.

Bruxelles est, après Copenhague, la plus belle ville que j'aie vue. Le bel hôtel de ville est situé sur la place du marché.

11 janvier. — Jour de repos.

J'ai visité aujourd'hui le dôme, qui est très beau et très grand. Les vitraux, avec les tableaux bibliques, doivent éveiller l'admiration de tout le monde. De là, je suis allé, avec plusieurs de mes camarades, visiter le musée qui est pourtant moins beau que le musée de Copenhague. Le soir j'ai été au spectacle, mais le théâtre est petit et laid.

Mons, 13 janvier. — Le pays est très accidenté, on y voit des

montagnes et de belles vallées. Mons est une grande et belle ville et une place forte. Elle a de grands faubourgs.

Aulnoi, près Valenciennes, en France, 14 janvier 1816. — Nous nous sommes mis en marche à 8 heures, et à 5 heures nous étions en France. Le pays que nous avons traversé aujourd'hui est aussi fertile et beau. Nous avons passé devant quelques grands et beaux villages parmi lesquels Quiévrain, qui est le premier village en France et qui est situé sur la frontière. Ici on ne voit pas de misère, car les villages sont pleins de poules, de canards et de bétail.

Nous voici donc en France, et quelles observations avons-nous faites en traversant la Belgique ? C'est un pays très fertile, bien cultivé, et l'on voit de grands villages et de belles fermes, de sorte qu'on aperçoit de l'aisance et de la prospérité.

Tous les Belges avec lesquels j'ai parlé ont été des personnes peu bienveillantes et arrogantes. Pas une seule fois j'ai pu avoir dans mon logis le moindre rafraîchissement, pas même en payant, mais toujours — mouillé et fatigué — il m'a fallu aller dans des restaurants. Beaucoup de mes camarades disent la même chose et je serais content si tous mes hôtes et mes hôtesse fussent sur le Blocksberg<sup>1</sup>, je ne les aiderais pas à descendre, avant qu'ils m'en aient prié en se lamentant. Mais attendez seulement jusqu'à notre retour. Vous avez vu maintenant que les Danois sont patients comme des ânes, mais quand nous reviendrons, nous vous montrerons que nous ne sommes pas comme les Hollandais, qui ne peuvent se fâcher.

Je devais donc dormir pour la première fois en France, où l'accueil cordial que j'ai reçu était tel qu'il n'aurait pu être mieux par des parents recevant leur fils.

J'ai eu mon logis ici, au village d'Aulnoi, chez un propriétaire qui s'appelle Chigard. Le mari et la femme sont nés à Paris et ce sont des personnes distinguées et instruites; ils ont émigré pendant la première révolution. Leur fille unique est un

---

<sup>1</sup> Le Blocksberg est une des montagnes du Harz, où, — suivant la légende, — les sorcières vont une fois par année, montées sur un manche à balai; et, en plaisantant, on dit d'une personne de laquelle on désire se débarrasser : « Je voudrais qu'elle fût assise sur le Bloksberg ». (Remarq. du trad.)

idéal de beauté, de grâce et de douceur, une personne charmante et avec beaucoup de talents. Elle joue de la guitare et chante à ravir.

Avec cette admirable et belle image devant les yeux et le cœur rempli de toutes ses perfections, je voulais me livrer au sommeil, mais je ne pouvais naturellement pas dormir. Je me retournai dans mon lit et, pour calmer mon agitation, je me mis à réfléchir aux longues marches faites de Frédericia jusqu'en France.

Nous sommes donc arrivés, Dieu merci, sains et saufs, et nous avons fait la longue route sans que je sois rentré une seule fois dans mon logis réellement fatigué, bien que tous les officiers et les sous-officiers du régiment puissent témoigner qu'ils ne m'ont jamais vu dans une voiture ou sur un cheval, et on peut dire la même chose de mes camarades, car nous aurions considéré comme une grande honte de ne pas partager les fatigues du soldat. Si le soldat peut porter son fusil et son sac, il faut donc que l'officier puisse marcher n'ayant que son corps à porter. Mais cette longue marche a été dirigée avec tant d'expérience et d'habileté par le colonel von Michelsen et l'adjudant du régiment, le capitaine von Priess, que personne de nous n'a senti que c'était une marche longue et fatigante.

Après avoir marché environ une heure, chaque jour on a fait une petite halte, et, pendant cette halte, on ne voyait jamais un soldat manger ou boire, car il pouvait savoir que, deux heures après, il aurait un long repos pour le déjeuner, et rien n'est pire, pour le soldat qui doit faire une longue marche pendant la journée, que de surcharger l'estomac le matin. Le repos doit aussi durer au moins une demi-heure, afin que le sang bouillant puisse se calmer.

Ces réflexions sérieuses m'ayant tranquilisé, je fis ma prière comme tous les enfants de Dieu, je dis le Notre-Père et m'endormis assez tard dans la nuit.

15 janvier. — Jour de repos.

Que Dieu soit loué! pensais-je, lorsque mon brosseur m'appela ce matin, que nous ayons aujourd'hui du repos. Je luttai avec le sommeil et le sommeil avec moi. Ce matin je suis de nouveau entré dans l'excellente famille Chigard, et je me suis

trouvé si bien aujourd'hui que j'aurais voulu ne plus avancer en France. L'aimable et gracieuse jeune fille a chanté ce soir, surtout deux chansons charmantes : « Brûlant d'amour » et « Partant pour la guerre ». Je veux les copier ce soir, car demain nous continuerons malheureusement notre marche.

Que la guitare est donc un instrument ravissant quand on le joue comme je l'ai entendu jouer ce soir.

Aubigny-au-Bac, le 16 janvier. — Nous avons fait aujourd'hui six lieues, et nous avons traversé Bouchain qui est une petite ville laide ; mais c'est une place forte, car elle est la clef de la grande forteresse Cambrai, qui est occupée par les Anglais et où le duc de Wellington séjourne.

Aubigny-au-Bac, où j'ai mon logis, est situé sur la chaussée entre Douai et Cambrai. J'ai logé dans ce village depuis le 15 jusqu'au 29 janvier et j'ai eu mon quartier chez des paysans ; ce sont de bonnes et aimables gens.

Pendant mon séjour ici, j'étais, le 28 janvier, à Bouchain, où j'ai dîné en grande société avec le prince Guillaume de Hesse, qui est commandant à Bouchain, à l'occasion de la fête de notre bon roi.

30 janvier. — Ce matin je suis allé en voiture à Douai pour recevoir des vivres pour la compagnie. Tous les officiers ont reçu, jusqu'au 1<sup>er</sup> février, entretien en nature : des portions de pain, de viande et de gruau, etc. ; mais, à partir du 1<sup>er</sup> février, nous aurons 3 francs chaque jour en argent.

Douai est une grande et belle ville ; elle a des rues larges, un beau marché et une très belle église. Demain nous devons avoir d'autres logis ; j'ai eu encore un excellent quartier.....

---

## APPENDICE.

---

Lettres extraites des « Communications des Archives de guerre », publiées par l'État-Major général danois en 1896<sup>1</sup>.

---

De l'adjudant général HANS LINDHOLM<sup>2</sup>  
au roi FRÉDÉRIC VI.

Hambourg, dans le quartier général du comte  
Hogendorp, ce 13 août 1813.

Très gracieux roi,

J'ai l'honneur, très humblement, de faire rapport à Votre Majesté royale, que j'arrivai à Altona, à 2 heures, dans l'après-midi. Je ne pouvais pas avoir de renseignements fixes à Altona où ne se trouvaient ni le quartier général français, ni le quartier général danois. J'allai donc à cheval jusqu'ici et me renseignai chez le général Hogendorp à ce sujet. Il me dit qu'il ne savait

---

<sup>1</sup> L'état-major général danois vient précisément de publier (1896), dans les *Communications des Archives de guerre*, des lettres de différents officiers supérieurs qui traitent de la même époque que les mémoires de mon père. J'ai eu la permission de choisir des extraits de ces lettres qui formeront un appendice aux *Souvenirs*, et j'ai ajouté quelques pages des *Communications des Archives de guerre* sur le corps auxiliaire de 1813, qui ont paru en 1895. Octobre 1896. Élisabeth FRISEBERG.

<sup>2</sup> L'adjudant général, commandeur de la marine, le chambellan Hans Lindholm, était envoyé par le roi à la frontière méridionale, avec une instruction au prince Frédéric de Hesse, pour se procurer des nouvelles sûres de la situation politique. — Lindholm était né le 26 janvier 1757, à Saint-Petersbourg, et il mourut le 5 septembre 1821, comme contre-amiral.

pas où était le prince Frédéric, mais que le prince d'Eckmühl était à Lauenbourg, et qu'il y resterait jusqu'au lendemain matin.

Un officier polonais apporte, en ce moment, de la part du prince d'Eckmühl, la nouvelle que Lauenbourg est pris par les Français.

Le prince écrit :

« Les hostilités ont commencé par repousser les avant-postes ennemis; la cavalerie danoise a sabré une trentaine de cosaques et s'est très bien comportée. Le 13 au matin, à 3 heures, S. E. le maréchal prince d'Eckmühl a fait attaquer les trois redoutes qui défendaient Lauenbourg, par le 3<sup>e</sup> bataillon du 30<sup>e</sup> régiment de ligne, qui les a emportées à la baïonnette, et l'ennemi s'est retiré en grande confusion au delà de la Stecknitz<sup>1</sup>. »

J'irai tout de suite en voiture à Lauenbourg, où est le prince d'Eckmühl, et où je saurai le mieux trouver le prince Frédéric.

J'espère être de retour ici demain soir. Le général Hogendorp m'a comblé de politesse. Lubeck est évacuée; elle ne se trouve pas dans la ligne d'opération. Quand je reviens de chez le prince d'Eckmühl, j'espère pouvoir faire, à Votre Majesté royale, un rapport qui pourra La renseigner.

Je suis, avec le plus profond respect, Sire, de Votre Majesté, le très humble, le très obéissant et très fidèle sujet.

LINDHOLM.

---

*De l'adjudant général HANS LINDHOLM  
au roi FRÉDÉRIC VI.*

Altona, ce 21 août 1813.

Très gracieux roi,

Ce matin, je suis de retour de mon voyage à Lauenbourg, et je suis très content de la manière dont le prince m'a reçu. Je présentai au prince les compliments de Votre Majesté royale et l'assurance de l'estime de Votre Majesté et de votre grande con-

---

<sup>1</sup> Citation française dans la lettre.

fiance en lui; que Votre Majesté était contente que ses troupes fussent sous le commandement du prince d'Eckmühl, dont les talents militaires et l'honnêteté étaient connus en toute l'Europe. Il me répondit, qu'il serait très heureux de faire plaisir à Votre Majesté.

« Dites au roi, dit le prince, que je suis très content des troupes danoises, que tout va bien, depuis que le prince de Hesse a pris le commandement, et que tout ira bien <sup>1</sup>. »

Je pouvais apercevoir en tout une bonne harmonie entre le prince d'Eckmühl et Son Altesse sérénissime le prince de Hesse, qui a la meilleure influence chez les subalternes. La douceur, la bonté et l'honnêteté de S. A. sérénissime le prince Frédéric de Hesse est une chose importante dans la haute charge qu'il occupe, car nos troupes, qui sont habituées d'avoir une bonne nourriture, en ont manqué pendant la marche de ces jours; mais le prince a tâché d'y remédier par de grands transports de Holstein.

Dans ces jours, une colonne française, qui, malheureusement, a précédé le corps danois, a pris tout ce qu'elle trouvait. Par conséquent, le corps a manqué de vivres, mais le prince Frédéric a pris toutes les mesures nécessaires pour empêcher que cela continue.

Lorsque hier j'offrais mes respects au prince d'Eckmühl, à Lauenbourg, je lui demandai s'il avait quelque chose à commander à S. A. sérénissime le prince de Hesse, puisque j'allais lui apporter une lettre de mon roi.

Le prince me dit que le corps danois était en marche à Bucken, un village sur la Stecknitz, deux lieues de Lauenbourg. Le prince me donna un cheval, et une ordonnance me suivit.

Lorsque j'arrivai à Bucken, le prince Frédéric n'était pas arrivé, mais un bataillon français, escorté de 30 dragons, sortit de la ville; tout à coup parut un détachement de cosaques, et sous nos yeux ils prirent trois voitures.....

Tout de suite après, le corps danois arriva. J'apportai au prince l'ordre du prince d'Eckmühl de traverser Bucken, de l'occuper et de pousser son corps jusqu'à Schwanheide.....

---

<sup>1</sup> Citation française dans la lettre.

.....Je dis au prince d'Eckmühl que Votre Majesté désirait que les 100,000 livres de poudre qui étaient à Amsterdam, à la disposition de Votre Majesté, pourraient être reçues à Hambourg, puisqu'il serait impossible pour nous de les faire transporter d'Amsterdam. Il me pria de lui en donner quelques mots par écrit; il me permit d'écrire dans son cabinet; il écrivit tout de suite à l'Empereur, mit ma lettre dans la même enveloppe et recommanda l'affaire à l'Empereur. Le prince espérait avoir une réponse de l'Empereur dans huit jours.....

Je suis, avec le plus profond respect, Sire, de Votre Majesté le très humble, très obéissant et très fidèle sujet.

LINDHOLM.

---

*Du major C.-V. comte de DANNESHJOLD-LOVENDAL<sup>1</sup>  
au major C. BARDENFLETH.*

Lauenbourg, ce 13 août 1813.

Je prie Son Altesse, aussi bien que vous, Monsieur le Major, de me pardonner, si je ne vous ai pas donné des nouvelles et des rapports aussi souvent qu'il aurait été de mon devoir de le faire; mais je vous assure qu'il m'a été impossible à cause des distances, des chevaux, des fatigues, de l'incertitude qui règne de tout, jusqu'au moment où la chose doit être exécutée; aussi parce qu'on est 12-14 heures à cheval de suite, et là-dessus on est couché 2 3 heures sur de la paille parmi des chevaux, des porcs, etc., sans avoir la moindre possibilité d'écrire. Je vous jure sur mon honneur que depuis que j'ai quitté Wandsbeck samedi passé jusqu'au moment où j'écris, je n'ai ôté ni chemise, ni bas, ni pantalon.

J'aurais voulu vous communiquer qu'il y a eu des escarmouches le 17 et le 19 et qu'on a pris Lauenbourg cette nuit avec la baïonnette, par surprise, mais le général Laville vous l'a écrit

---

<sup>1</sup> Le major C.-V. Danneshjold-Lovendal faisait le service comme adjudant chez le prince d'Eckmühl.

ce matin dans la lettre que le lieutenant Deichmann vous a apportée.

Aujourd'hui nous avons poussé nos avant-postes à une lieue et occupé tous les ponts sur la Stecknitz. Le prince d'Eckmühl était à la tête de l'avant-garde, et nous étions autour de lui. Nous n'eûmes que six coups de canon qui tombèrent très près de nous. Le prince continue de me témoigner de l'amitié et de la confiance, et bien que je souffre des fatigues, je ne me plains pas, et je désire que cela continue.

A présent, je crois que vous n'ignorez rien de ce qui s'est passé.

La prise de Lauenbourg, cette nuit, à coûté très peu. Les Français ont perdu 150 hommes.

Mais la chose importante pour laquelle je vous écris, c'est qu'on vit ici comme dans « pays conquis ». Rien n'est fourni, pas même le fourrage, et c'est un principe ici que les troupes prennent tout. Ils fourragent dans les jardins, dans les maisons, abattent les arbres pour cuire et se chauffer, et il est nécessaire de le leur permettre. Je m'empresse de vous faire savoir qu'on ne peut faire autrement, car sans cela les troupes mourraient de faim. Pendant deux jours, j'ai maintenu la discipline avec les ordonnances, mais j'ai été obligé de leur dire qu'ils pouvaient faire comme les Français, et je vous assure que je n'aurais pas donné ce conseil, s'il n'eût pas été indispensable. Les pommes de terre et les carottes offrent, pour le moment, une bonne ressource.

Demain, nous avancerons vers Boitzenbourg et Bucken. Vous aurez certainement l'ordre de vous y rendre aussi, mais je n'ai pas voulu manquer de vous faire part d'abord de la chose mentionnée.

Deux divisions sont avancées vers Bucken, mais je ne sais encore aucun résultat.

Il est 3 heures de l'après-midi au moment où je termine ma lettre, et je tâcherai de dormir quelques heures.

Respectueusement à vous.

J.-D. LOVENDAL.

*Du Major C.-V. DANNESHJOLD-LOVENDAL  
au Major C. BARDENFLETH.*

Schwartau, samedi ce 20 août.

Nous avons passé hier Boitzenbourg ; nous avons vu quelques centaines de cosaques et nous les poursuivions à une demi-lieue d'ici, où nous avons pris le quartier général à 9 h. 30. Tout est prêt à décamper, mais le prince n'a pas encore donné l'ordre de marcher.

L'adjudant Herveau a reçu une balle au côté par un des nôtres. Une petite expédition, qui allait cette nuit pour surprendre un poste russe, a trouvé que les oiseaux s'étaient envolés.

Un courrier français est arrivé cette nuit de Copenhague, mais rien ne m'est communiqué, et je ne sais non plus, si vous aurez un ordre. Prenez garde de votre aile gauche. Hier, j'ai fait réquisition de 30,000 portions de pain, d'eau-de-vie et de viande.

Respectueusement à vous.

G.-D. LOVENDAL.

---

*Du Major C. BARDENFLETH.*

Kamin, ce 23 août 1813, dans le bivouac  
(sur de la paille).

Tout avance à merveille ; l'ennemi ne tient pas ; les cosaques attaquent notre bagage avec 10-12 hommes, mais ils courent devant 2 hommes. Hier, nous étions à Schildfeld ; le prince d'Eckmühl avec Thiebault à Goldenbow, Loison à Kamin et le général Vichery à Marsow. Wittembourg est pris par nous. Nous irons sus à Schwerin demain.

Tout le monde a du courage, mais tous souffrent du manque et des fatigues. Nous avons environ vingt malades dans toute la division. Le pays est pillé ; nous ne voyons point d'hommes ; tous se sont enfuis, couchent dans les forêts ou ont été entraînés par les Russes ; femmes, enfants tout est loin, les villages superbes et les châteaux vides, brisés et pillés ; rien n'est brûlé. Nous avons chaque jour de plus en plus l'ardent désir de chasser l'ennemi de notre frontière, car les ravages sont grands.....

Ratzebourg, ce 17 septembre.

Cher ami!

Rien de nouveau!.....

Le capitaine de cavalerie Warnicke s'est distingué à Mölln avec un escadron de dragons jutlandais. Une modestie exagérée l'a empêché d'en donner rapport, et de cette raison, ce n'est que par le prince d'Eckmühl que notre prince a appris l'affaire. Nous avons eu plusieurs blessés, mais le 111<sup>e</sup> de ligne et cet escadron ont jeté 3,000 hommes, la plupart au corps de Lutzow, et tué 11 officiers. Warnicke a reçu une balle qui traversa son pantalon et tua son cheval.

Hier nous avons perdu deux hommes du régiment d'infanterie slesvicois en fourrageant vers Dargau.

Les Français furent jetés de la ville de Schlagsdorf, mais ils la reprirent vers le midi. Plusieurs sont tombés, surtout des Prussiens.

Tu ne saurais croire comme ces garçons français de seize à dix-sept ans se battent avec rage. Quand ils aperçoivent l'ennemi, ils deviennent comme furieux. Ils ont peu de forces physiques, mais ils ont un courage indomptable.

C'est étonnant comme, lorsqu'un régiment a du courage, il peut être renouvelé deux ou trois fois, et il se fait toujours remarquer par le même courage, la même bravoure.

Le 111<sup>e</sup> de ligne a été trois fois renouvelé, et il reste toujours presque invincible.

Le repos actuel est nuisible à nos soldats. Ce voisinage de l'ennemi, sans que nous nous battions, les fatigue.

Dieu veuille que cela arrive bientôt, car la désertion commence de tous côtés.....

.....

Nous occupons dans ce moment, d'après l'ordre du prince d'Eckmühl, Grünau entre Lubeck et Ratzebourg.

Mes compliments à tous ceux qui se souviennent de moi.

Ton ami,  
Émile SCHOLTEN.

*Du capitaine H.-C. ROEMELING.*

Du bivouac, devant Ratzebourg, 5 septembre 1813.

**Cher Major,**

..... Vous savez que les hostilités commencèrent de nouveau entre le 16 et 17 août. Lorsque minuit sonna, une reconnaissance commandée par le général Lallemand, avança vers la Stecknitz. Nous donnâmes à cette reconnaissance, sous le colonel Waldeck, le régiment de la cavalerie holstinoise, la batterie Gerstenberg, boulet de 3, le 2<sup>e</sup> bataillon Oldenbourg et le 1<sup>er</sup> bataillon de chasseurs holstinois. Ce corps, auquel se joignit une force pareille de Français, marcha contre Mölln et chassa l'ennemi de cet endroit.

Dans la même nuit, le corps auxiliaire danois fut concentré en deux bivouacs, à Grossensee et Sick. L'armée française se concentra entre Wandsbeck et Reinbeck. Le général Loison marchait avec sa division à Lauenbourg.. ..

..... Le 18 août, les retranchements de Lauenbourg furent pris d'assaut. Dans cette affaire, un escadron de cavalerie holstinois se distinguait particulièrement.

Le 19, une affaire sérieuse eut lieu à Bucken, sur la Stecknitz, où la batterie Gerstenberg rendit des services excellents, et le capitaine fut légèrement blessé. Le même jour, la division danoise décampa et marcha vers Schwarzenbeck.

Le 20, nous marchâmes à Bucken, où nous rencontrâmes un détachement de cavalerie de l'ennemi avec lequel nous eûmes des escarmouches. Nous fûmes le même jour à Schwanheide, où nous nous réunîmes avec le corps de Lallemand et la division Loison. Le prince d'Eckmühl était avec les divisions Thiébault et Vichery à Lauenbourg.....

.....

Le 26 août, notre position était ainsi.

Nous bivouaquâmes avec quatre divisions, sous le commandement du prince d'Eckmühl, dans la position prise autour de Schwerin. La division Loison était campée au bout méridional

du lac de Schwerin, et le corps de Lallemand était à Wismar et avait poussé un détachement assez fort vers Rostock par Doberan.

L'ennemi était avec 15,000 hommes sous Walmoden à Buchholz entre Ludwigslust et Swerin, et il avait, en outre, poussé à Warsow, à sa gauche, le général Tettenborn avec 2,000 hommes de cavalerie, la plupart des cosaques. Notre position à Schwerin était immédiatement harcelée par des cosaques ennemis, qui ont beaucoup gêné notre approvisionnement, et personne n'osait se montrer sans escorte hors des lignes d'avant-postes, s'il ne voulait être pris par les cosaques.....

.....

Le 31 août, nous eûmes la nouvelle qu'à Doberan un combat très sérieux avait eu lieu entre le corps de Lallemand et les Suédois, sous Vegesack, qui avait été cantonné avec 7,000 hommes dans les environs de Gustrow, dans lequel nos troupes s'étaient montrées très braves, sous le commandement de Waldeck. La batterie Gerstenberg et le régiment de cavalerie holstinois ont surtout eu l'occasion de se distinguer et ils ont été extrêmement loués par le général Lallemand. Les nôtres ont pourtant dû se retirer derrière Wismar.

Le 1<sup>er</sup> septembre, il fut communiqué à l'armée que Napoléon avait remporté une grande victoire à Dresde sur les Autrichiens, les Russes et les Prussiens réunis. Le même jour, l'ennemi tâchait de nous faire parvenir, par de jeunes paysans, des papiers qu'ils livrèrent aux avant-postes, nous informant que le prince royal de Suède avait battu totalement le maréchal Oudinot entre Magdebourg et Berlin ; l'Empereur avait aussi été battu, et Wellington avait fait avancer ses troupes en France.

Nous eûmes cependant l'ordre inattendu de battre en retraite.

L'armée se mit en marche en trois colonnes, une à Mölln, une par la grande route à Ratzebourg, passant par Gadebusch — le corps danois était dans celle-ci — et la troisième colonne à Lubeck par Grevismuhlen et Schlutup. A cette retraite, nos husards formèrent la tête de l'arrière-garde de la colonne du milieu, et ils se sont si bien battus avec l'ennemi poursuivant, qui était au moins quatre fois plus nombreux, que le prince d'Eckmühl a communiqué à l'armée française un ordre spécial du jour, par lequel il fait connaître que le capitaine de cavalerie de hus-

sards von Benningsen et von Qualen, de la garde à cheval, se sont admirablement distingués.....

.....

.....Si vous voulez vous représenter un homme qui garde la tranquillité d'âme dans tous les événements de la vie et qui est doué en même temps d'une grande perspicacité, il faut nommer le prince d'Eckmühl. Il est d'une activité sans bornes et — parmi les plus braves — il s'avance le plus près des retranchements ennemis. Dans cette campagne, qui n'a pas encore eu d'affaire décisive, il a déjà perdu deux de ses aides de camp.

C'est un plaisir de se battre quand on a conscience d'être commandé par un tel homme, car quoi qu'on fasse, je pense toujours : « Le prince d'Eckmühl l'a ordonné, c'est certainement le mieux qui puisse se faire ».

.....

La plupart des ennemis que j'ai vus sont des cosaques, et l'on ne peut nier que les Français ont raison quand ils appellent cette arme de la canaille. Pourtant, d'une part, il est vrai que l'armée, qui a cette arme et qui l'emploie bien, a de très grands avantages sur celle qui n'a pas de cosaques. Je crois qu'il serait impossible d'attaquer l'armée russe, car rien ne dépasse la vigilance des cosaques, et je vous assure, cher Major, que nous ne serons pas capables de faire une seule marche, dont l'ennemi ne sera pas informé à l'aide de ces cosaques. Aussi longtemps que nous avançons, on n'a pas à craindre de la résistance de ces hommes, car quand on se montre, ils courent, mais quand on est à retraite, ils sont toujours sur nos talons, et il faut avouer qu'ils poursuivent bravement.

.....

J'espère que la lecture de cette lettre ne vous a pas trop ennuyé, et je vous prie aussi de bien vouloir m'excuser de ce mauvais style, car je suis assis si peu commodément sur le sol de Dieu, qu'il faut me contenter, si j'ai pu mettre mes pensées sur le papier d'une manière passablement compréhensible.....

Adieu, cher Major! Je peux vous saluer de la part de deux aimables Bardenfleth. Tous les deux travaillent avec la plus

grande ardeur pour nous, et ils sont vraiment d'excellents officiers. Nous parlons souvent de vous et désirons que vous fussiez ici.

ROEMELING.

---

*De l'auditeur de régiment C.-P. BRAESTRUP<sup>1</sup>  
au lieutenant F. von SCHMIDTEN.*

(La lettre est très longue, mais ce qui est supprimé a été rendu d'une manière très ressemblante ou dans les autres lettres ou dans les souvenirs de mon père.)

Ratzebourg, 17 septembre 1813.

Enfin, je pourrai achever ma lettre après avoir fini les affaires de ces jours.

Nous nous sommes campés derrière le village Dremin, tout près de Ratzebourg, où nous avons devant nous un petit bois de sapins qu'il a malheureusement fallu abattre pour en faire des huttes pour notre bivouac.

Nous avons beaucoup d'affaires avec les cosaques et les « husards noirs », qui harcèlent les environs et qui nous ont suivis en arrière et des deux côtés, à notre marche de Schwerin. Ils entrèrent à Gadebusch peu de temps après nous, et ils eurent là un combat assez sérieux avec la division Thiébault et nos husards, où ces derniers se sont bravement conduits. Du bivouac, nous fourrageons et faisons d'autres expéditions en avançant.....

.....

A Lubeck, toutes les troupes françaises étaient sous le commandement français et appartenaient à la 3<sup>e</sup> division du XIII<sup>e</sup> corps de la grande armée. Nous étions là avec le 111<sup>e</sup> de ligne, et nous devions faire service de garnison ensemble, et

---

<sup>1</sup> Braestrup, né le 26 décembre 1789, mort en 1870, plus tard conseiller intime, ministre, etc., était auditeur au régiment d'infanterie slesvicois, de 1810 jusqu'à 1815.

— comme je vous l'ai raconté du régiment de la Reine — suivre le commandement français, ce qui allait assez bien.

Quand un officier danois avait la garde, les Français devaient, à leur tour, suivre le commandement danois. Il y avait la meilleure entente entre nous et les Français. Le régiment était — d'après les circonstances — un des plus jolis que j'aie vus de la grande armée; leurs officiers qui, presque tous, avaient été en Russie, étaient très aimables.

18 septembre.

Tout le régiment était presque composé de Piémontais et d'autres Italiens méridionaux; plusieurs officiers avaient été en service sardois. D'après ce que racontèrent les officiers, il ne restait de ce régiment qui, à la campagne de Russie, appartenait à l'avant-garde, et à la retraite à l'arrière-garde, que 100 à 200 hommes sur 4,444.

Le général Thiébault, qui était venu directement de l'Espagne, paraissait être un homme distingué et agréable.

Le régiment, qui n'avait que des hommes très jeunes, exerçait dès le matin jusqu'au soir; pourtant, leur exercice, que je regardais par exemple à une revue devant Thiébault, n'était pas du tout remarquable, mais lent et ennuyeux, malgré la peine que se donnaient continuellement les officiers pour corriger et arranger tout.....

Le régiment eut à Lubeck une très bonne musique turque, qui arriva directement de la France.

Le 10 août, la fête de Napoléon fut célébrée. Le commencement de la fête fut annoncé par cinq coups de canon, et, tout de suite, la ville fut illuminée — par ordre — mais si mal que je n'ai jamais rien vu de pareil. Le lendemain on tira de nouveau cinq coups de canon. A 11 h. 30, tous les officiers français et danois, toutes les autorités civiles et les invités de la ville se réunirent chez le général Thiébault, tous en grande parure. C'était assez intéressant de voir cette société de différentes nations avec les divers uniformes, parmi lesquels ceux des membres des tribunaux sont très curieux.

Dans la rue, toutes les compagnies d'élite: les compagnies de grenadiers, de chasseurs du 111<sup>e</sup> de ligne et de notre régiment

de Fionie, étaient rangées en haie de la porte du général Thiébault jusque dans le chœur de l'église Marie, et nous passâmes, précédés de la musique du 111<sup>e</sup> de ligne, en cortège dans l'église, pour assister au *Te Deum*. La procession fut, du reste, très peu solennelle, et on peut dire la même chose du *Te Deum*, pendant lequel on causait dans le chœur comme dans une autre maison.

.....

Vous ne sauriez vous figurer, sans l'avoir vu, combien la guerre est chose horrible. Nous n'avons pas encore connu toutes ses horreurs; nous avons seulement vu les résultats pour les pays où elle a eu lieu, mais ils sont révoltants. A la marche de Schwarzenbeck à Wittenbourg, dans tous les villages que nous avons traversés, nous n'avons pas trouvé d'hommes, ou presque une créature vivante, sauf des animaux qu'on ne pouvait manger, et le peu de vivres qui s'y trouvait fut enlevé aux habitants malheureux. Tous les blés qu'on trouvait dans les champs furent aussi pris pour fourrages ou pour s'en servir dans les bivouacs. A Schwerin, nous avons eu notre bivouac dans un champ de blé, où nous fûmes obligés de nous servir du froment, de l'avoine et de l'orge de meilleure qualité, pour y être couchés ou pour en faire des huttes. Je ne puis vous raconter, comme je le voudrais, toutes les tristes scènes dont on était témoin à chaque pas, mais vous en aurez une idée si vous lisez « Le retour des Français ».

.....

Le général Loison — qui n'a qu'un bras — fut, il y a quelque temps, attaqué par 80 « hussards noirs », lorsqu'il reconnaissait à quelque distance de la ville, seulement accompagné de 20 chasseurs, mais il se faisait jour avec une perte très peu considérable.

A Schwerin, par contre, les cosaques tuèrent un aide de camp du 111<sup>e</sup> de ligne, le capitaine Riston, qui, pendant l'exercice, allait à cheval vers un village où étaient les cosaques, et le chef du régiment, qui seul courait à son aide, eut, avant l'arrivée de ses hommes, quelques coups de lance dans le ventre, qui ne furent pourtant pas dangereux...

Il est arrivé ici un très beau corps de matelots danois, qui doivent faire service de pontonniers. La cavalerie française ici

est composée de chasseurs à cheval, de dragons, de cuirassiers et de lanciers polonais. Les derniers sont de beaux hommes, vigoureux et adroits et sans doute des soldats superbes, mais, du reste, des rustres les plus grossiers dans les quartiers. Les autres cavaliers sont pour la plupart des hommes plus grands et plus âgés que ceux de l'infanterie, et les cuirassiers surtout paraissent être des soldats habiles, mais généralement notre cavalerie me plaît mieux.....

---

*Du capitaine SCHOLTEN  
au général de brigade F.-C. BULOW.*

Ratzebourg, ce 16 octobre 1813.

J'ose demander pardon à Monsieur le général de ne lui avoir pas écrit depuis le 9 de ce mois, mais ma seule excuse est d'avoir souffert de l'épidémie qui sévit ici, la dysenterie.

Veillez me permettre de passer, en peu de mots, les événements du 9 de ce mois jusqu'aujourd'hui et de ne citer que quelques traits remarquables qui ont eu lieu en ce temps, surtout de l'affaire qu'avaient les dragons jutlandais à Gudow.

De cette affaire, il est fait des rapports si détaillés que Monsieur le général doit certainement en être bien au courant.

Je crois seulement que ce qui s'ait n'est pas connu, et il mérite cependant de l'être :

Lorsque le colonel Engelsted, avec les deux escadrons, arriva à Gudow, les trois escadrons ennemis n'étaient pas encore sellés, et le quatrième prit la fuite.

Les hussards ennemis se tinrent donc dans les maisons ; quelques-uns qui parurent furent sabrés dans les rues. Le colonel, qui n'avait pas d'infanterie, ne put pas les faire sortir, et il n'osa pas les faire descendre de cheval, car l'ennemi était alors plus nombreux.

Il se mit donc à poursuivre l'escadron fuyant qui galopait dans la forêt, et conduisit le colonel dans un chemin creux, où il

fut reçu par un feu roulant d'infanterie qui tua deux de ses hommes.

Il se retira donc et chercha l'escadron ennemi, qui, pendant ce temps, s'était jeté dans un chemin de traverse, et s'était joint aux trois escadrons à Gudow, qui étaient à présent réunis et rangés devant la ville. Le général Vichery, qui attendait Engilsted avec les deux escadrons restés, le croyait coupé et il voulait par quelque détour lui faciliter la retraite, mais de cette façon il exposait Engilsted à être serré de toute la cavalerie ennemie.

Le major Guldberg demanda alors la permission au général Vichery d'envoyer quelques trompettes dans la forêt pour rappeler le colonel et en même temps retenir le régiment de hussards ennemis, en envoyant des tirailleurs contre eux et en prenant une telle position derrière la ferme Gudow, qui était située entre l'ennemi et les dragons, de sorte que l'ennemi ne pût voir sa force réelle, mais croire que le régiment était réuni.

Le général le permit, et le major prit une telle position que l'un des escadrons se montra derrière un des côtés de la ferme et l'autre escadron derrière l'autre, de sorte que l'ennemi ne fut pas à même de voir les grands intervalles entre les escadrons.

Là-dessus, le lieutenant Viggers fut envoyé avec les tirailleurs de l'escadron du major Guldberg et le lieutenant Ursin avec ceux de l'autre escadron. Le lieutenant Viggers fut trop impétueux et s'avança trop dans les tirailleurs ennemis, qui étaient beaucoup plus nombreux. Un dragon fut donc tué et un autre fut fait prisonnier parce que son cheval s'emporta.

Viggers fut entouré par trois cosaques, dont un lui passa la lance sous le bras à travers son manteau à collet, et elle sortit par le dos de son habit. L'autre lui passa seulement la lance le long du dos. Le troisième l'attaqua de front, mais ne pouvant maîtriser son cheval, il passa en courant tout droit contre Viggers, qui fondit sur lui, le sabre à la main, de sorte qu'il tomba à terre.

Les deux autres cosaques qui croyaient tous les deux avoir transpercé Viggers, mais qui le virent en sabrer un autre, eurent peur, demandèrent pardon et se rendirent prisonniers. Ils furent conduits à l'escadron par Viggers qui les tint empoignés, un dans chaque main.

Cet événement paraît presque incroyable, mais le général

Vichery et tous les témoins oculaires le racontent ainsi, de sorte que je peux garantir la vérité.

.....

Enfin, les deux escadrons revinrent, et le major Guldberg fit tout de suite appeler les tirailleurs, courut bride abattue, et fit presque seul le choc contre toute la cavalerie de hussards ennemis. Après les premières attaques, l'ennemi fit demi-tour et s'enfuit de tous côtés, ce qui leur permit de faire 47 prisonniers, et de plus 16 cosaques.

.....

Le major Guldberg, ayant fait un prisonnier, voulait le donner à un dragon, afin qu'il le reconduisit, mais le dragon dit en suppliant :

« Monsieur le Major, je voudrais aussi en prendre! Oh! je vous en prie, permettez-moi. »

Il eut la permission et il en prit vraiment. C'était, du reste, un homme qui avait, à l'escadron, la réputation d'avoir peur.

.....

Le prince de Hesse est malade et il l'a été depuis 8-10 jours. A présent il va mieux, mais il pourrait facilement retomber, s'il prenait froid.

.....

Nos ennemis sont à une distance de quelques lieues, et nous ne voyons que les patrouilles journalières, qui viennent chaque matin à l'aube contre nos avant-postes, en criant : *guten morgen* (bonjour), déchargent leurs pistolets et se retirent.

L'autre matin, lorsqu'ils parurent à Salem, le capitaine avait reçu de nouvelles carabines et, pour les essayer, il s'était posté de façon à pouvoir rendre le salut, quand la patrouille arriva et dit son *guten morgen*.

Cela réussit très bien, car à notre : *guten morgen*, deux tombèrent de leur cheval, et les autres s'enfuirent. A présent, ils saluent de beaucoup plus loin.....

.....

.....Depuis huit jours nous avons constamment du vent et de la pluie, et, avec le grand nombre de malades, le service est très

dur. Toutes les deux nuits il faut faire la garde et seulement avec deux hommes à chaque poste, de sorte que chaque poste reste là pendant quatre heures.

Malgré tout cela, les soldats sont dispos et agiles et ne désirent que se battre. Si seulement ce mauvais temps n'amenait pas les affreuses fièvres putrides !

Me recommandant à votre bienveillance, Monsieur le Général, j'ai l'honneur d'être respectueusement à vous.

Émile SCHOLTEN.

---

Le lendemain de l'affaire de Gudow, le général Vichery écrit au prince Frédéric de Hesse, la lettre suivante :

« C'est avec une douce satisfaction que j'ai l'honneur de rendre compte à Votre Altesse que l'escadron de dragons danois, commandé par M. le capitaine Wittrog, a fait hier, au village de Gudow, une charge digne des plus grands éloges ; ce succès est d'autant plus brillant que l'ennemi était très supérieur en nombre. Cinquante de ces braves dragons ont chargé 350 vieux cosaques, commandés par leur colonel, et les ont mis dans une déroute totale ; ils en ont tué plusieurs, blessé un grand nombre, pris 10 chevaux, fait 5 prisonniers. Je ne saurais me trop louer de la conduite du commandant et de MM. les officiers de cet escadron<sup>1</sup>. »

Le prince envoya, de sa part, la lettre au régiment des dragons, avec cette suscription :

« J'ai reçu, avec grande satisfaction, la lettre ci-jointe du général de brigade Vichery, dans laquelle il loue l'admirable

---

<sup>1</sup> Il faut citer que le capitaine de cavalerie Wittrog dit lui-même qu'il avait un escadron entier (400 hommes) et qu'il a calculé le nombre d'hommes de l'escadron ennemi à 250 hommes. (Extraits des *Communications des archives de guerre*, publiées par l'état-major général.)

conduite du capitaine Wittrog et du 4<sup>e</sup> escadron à l'attaque des cosaques, le 26, à Gudow. Je me fais un plaisir de remettre, pour les archives du régiment, cette lettre *in originali*, comme un souvenir glorieux de la fidélité des officiers envers leur roi et de leur courage sur le champ de bataille. »

---

*Du général de brigade P.-C. LASSON au général  
de brigade F.-C. BULOW.*

9 novembre 1813.

.....Nous sommes encore ici, depuis le 3 septembre, devant cher Ratzebourg qui tire probablement son nom du nombre incalculable de rats qu'on trouve et dans la ville et dans le bivouac, avec lesquels il faut souvent lutter, puisque ces animaux insolents sont tellement nombreux qu'ils nous trottent presque sur les pieds.

Ce qui est le plus regrettable, c'est que nous avons dans nos troupes nombre de malades. Il est pourtant mieux pour eux de pouvoir être conduits à présent à Holstein, car si nous nous avançons, le transport serait plus pénible et plus long pour eux.

J'ai perdu un de mes officiers d'ordonnance, qui est mort de la dysenterie, mais j'ai eu le bonheur de voir tous les autres se rétablir après avoir eu la maladie.

On est flatté d'être cavalier danois en entendant les éloges que nous donnent ici nos bons alliés, bien qu'ils n'aient pas l'habitude d'admettre la supériorité de l'étranger ; mais vraiment il est juste de le faire là, car de tous les cavaliers français que j'ai vus ici, la plupart comme recrues, ne savent même pas chevaucher — oui, même parmi les uhlands et les cuirassiers polonais — on en trouve plusieurs qui ne sont qu'à demi dressés. Dans la petite affaire, à Jarrentin, où j'eus l'honneur de commander la cavalerie, j'avais trois escadrons de cuirassiers français ; ceux-ci formèrent à 500-600 pas une réserve si ferme derrière les huit escadrons danois, qu'ils parurent immobiles. Le commandant de ces cuirassiers, un homme aimable, m'a raconté que l'année passée il a participé à la campagne russe jusqu'à Moscou, et pendant toute

la campagne il n'a fait qu'une seule attaque. Il ne lui reste que 15 hommes des subalternes qui étaient en Russie, le reste est composé des débris d'autres régiments ou des recrues qui remplissent la cuirasse comme une broche dans un sac à houblon.

Dernièrement, lorsque j'étais officier de jour, un grenadier slesvicois vit qu'un grenadier français armé enleva une fenêtre de son quartier, ici dans le faubourg. Notre grenadier défendit au Français de le faire, et celui-ci, se fâchant, brisa la fenêtre et menaça de son sabre son adversaire, qui, n'ayant pas d'arme, invita le grenadier français à se battre à coups de poings, ce qui fut accepté. Le slesvicois lui donna de tels coups de poings que la garde fut obligée de les séparer et de me les envoyer.

Quoique le Français saignât et gémit, il fut très conciliant : « Mon général, dit-il, je vous prie de ne pas traiter cette bagatelle comme une affaire sérieuse ; ce n'est que le résultat d'une gageure entre nous, camarades, et voyez-vous, mon général, c'est moi qui ai perdu..... »

---

*Du capitaine C. EVALD au major J.-C. LESSER.*

Ratzebourg, 31 octobre.

.....

Notre prince est traité d'une manière charmante par le maréchal ; ils s'aiment vraiment. A la fête de la Reine, le maréchal vint avec tous les généraux et les officiers pour le féliciter. Quand le prince d'Eckmühl quitte notre prince, il ferme ordinairement la porte derrière lui et prend la clef jusqu'à la dernière porte de la maison, où il la donne, afin que le prince ne l'accompagne plus. On pourrait appeler cela de la galanterie française, mais le maréchal nous montre, à chaque occasion, qu'il est vraiment content de nous. Eckmühl est un grand homme ! Notre prince est excessivement brave et bon, mais, quelque bon qu'il soit, il ne pardonne à personne la moindre idée de peur.....

---

*Du capitaine de cavalerie von der RECKE  
au capitaine ABRAHAMSEN.*

Ratzebourg, ce 23 octobre.

.....Le prince d'Eckmühl est un excellent homme, un vrai soldat, ayant beaucoup de cœur. Je ne nierai pas non plus que le prince Frédéric — bien que vous sachiez qu'il n'est pas remarquablement doué — contribue beaucoup à la bienveillance du prince d'Eckmühl pour les Danois. La conduite du prince est si sage, il est si cordial, que le prince d'Eckmühl ne peut s'empêcher de l'estimer. Dernièrement, il s'est exprimé ainsi : « Il y a deux ans, je n'avais pas grande confiance, je l'avoue, en vos troupes, surtout qu'elles avaient pour chef un prince de Hesse, car je ne croyais pas qu'un Allemand pouvait être dévoué ni à mon Empereur, ni à quelque Français. A présent, je reconnais que je me suis trompé. Ma conduite envers le prince prouvera que je suis son ami, comme j'espère qu'il est le mien, et, sans offenser mes compatriotes, je les mettrai à côté des meilleures troupes françaises ».

Ces mots furent prononcés dans le cours d'une vive conversation, et beaucoup de remarques semblables m'ont convaincu qu'il pense vraiment ce qu'il dit.

Lunebourg fut pris avant-hier par un aide de camp d'Eckmühl avec trois bataillons du 30<sup>e</sup> de ligne. On a fait prisonniers quelques cosaques et quelques hussards prussiens qui sont arrivés hier.....

Ton dévoué,

E. RECKE.

---

## DERNIÈRES FEUILLES.

Les postes supérieurs, dans le corps, étaient généralement en bonnes mains. Ce fut une pensée heureuse du roi de nommer Frédéric de Hesse chef du corps. Sans être éminemment doué de facultés intellectuelles, ce général — un bel homme de quarante-deux ans — possédait précisément les qualités nécessaires, tant physiques que morales, pour remplir sa charge dans les circonstances actuelles. Par sa haute position, comme prince et beau-frère du roi, le corps pouvait, dès le commencement, avoir la garantie d'être traité par les Français avec plus de politesse et plus d'égards qu'on ne pouvait attendre d'après ce qui s'était passé à la division de l'armée mobile.

Par ses manières simples, son jugement sensé et sa connaissance exacte du service dans tous ses détails, il gagna bientôt Davout<sup>1</sup>, chez lequel toutes ces qualités avaient atteint le plus haut degré.

Les mêmes qualités, réunies avec du sang-froid et de la tranquillité dans le danger, son honnêteté et son grand soin pour le bien-être de ses hommes, le firent aimer de tous les sous-chefs et de tous les soldats parmi lesquels il se remuait dans le bivouac, aux avant-postes et aux combats, et des rangs desquels toute insubordination, toute mauvaise humeur était comme enlevée par le vent lorsqu'il paraissait.

Le prince avait une assistance excellente. Parmi les chefs de brigade, Schulenburg, qui avait servi dans l'armée russe pendant la guerre contre la Suède en 1788-1790, où il s'était distingué, était un excellent vieux soldat expérimenté. Lasson<sup>2</sup> connaissait à fond le service de cavalerie, et Waldeck eut, comme chef de l'avant-garde, souvent occasion de se montrer un commandant habile et intelligent.

Les deux frères, l'intrépide Jean-Charles Bardenfleth, comme

---

<sup>1</sup> Lettre de Lindholm à Frédéric VI, du 21 août.

<sup>2</sup> Le général de brigade Lasson, chef du régiment de cavalerie slesvicoise, commandait en 1813 la 2<sup>e</sup> brigade du corps auxiliaire ; mort en 1823.

chef d'état-major, et l'élégant Frédéric-Løevenorn Bardenfleth, comme sous-chef, auraient orné chaque état-major. Ils étaient tous les deux à la hauteur de la science militaire ; chez nous, ils apprirent tous les deux le service de l'état-major de Binzer <sup>1</sup>, le service pratique d'Evald, et ils ne furent pas sans expérience, car dans l'état-major de ce dernier, ils avaient participé aux événements à Lubeck et à Stralsund.

L'état-major du corps, comme l'état-major des brigades, était très bien recruté, d'une part, des adjoints de l'état-major, et de l'autre des officiers bien recommandés des régiments. Ils étaient presque tous des jeunes hommes intelligents, gais, heureux de vivre, qui furent électrisés à la pensée d'apprendre le métier des armes sous le célèbre maréchal français ; car s'ils manquaient encore d'expérience, elle était remplacée par l'intrépidité et le courage, défiant la mort, ainsi qu'ils le montrèrent en toute circonstance.

---

<sup>1</sup> L.-J. Binzer, général de brigade, mort en 1811.

DIS-Danmark



1 0 5 6 1 8

